

# MARTOR



---

Title: "A propos de l'histoire locale"

Author: Ioana Popescu

How to cite this article: Popescu, Ioana. 2007. "A propos de l'histoire locale". *Martor* 12: 148-173.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-12-2007/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

*Martor* (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

*Martor* is indexed by EBSCO and CEEOL.

## A propos de l'histoire locale

**I.Parvu:** Ici, chez nous, au musée, on avait un boyard... Madame, moi, quand je m'en souviens, j'en arrive à pleurer. Moi, j'ai travaillé chez lui comme enfant, mon père était à la guerre pendant sept ans. Et nous étions des enfants pauvres. On avait un terrain, mais qui pouvait le labourer, si mon père était à la guerre... Ma mère était avec moi et j'avais aussi une sœur, qui est morte, ma cadette... J'étais un peu plus grande. Et j'allais travailler, à la journée. Le boyard nous prenait par pitié. Il avait des prisonniers russes qui travaillaient chez lui. Et nous, on travaillait aussi. Et il était si gentil... qu'il a même fait venir un théâtre.

**I.P.:** Pour le village entier !

**I.Parvu:** Pour le village entier... pour tous les enfants... Et il nous payait. Il avait des prisonniers russes et il leur donnait du pain noir, c'était comme ça, du temps de la guerre, du pain noir. Il leur donnait du pain noir à la marmelade. Il nous en donnait aussi, à nous autres, aux enfants, pour qu'on mange. Et s'il passait dans la rue... il avait une voiture tirée par quatre beaux chevaux... et il passait dans la rue... et si on était devant la porte et qu'il y avait aussi des vieilles, et qu'il passait sur le chemin... il avait un beau cabriolet, comme dans les contes de fées, «une voiture à pneus et des chevaux au joli harnais », il se levait et il nous saluait. Il tirait son chapeau devant nous ! Et il y avait une vieille qui était... qu'il disait... du même âge que lui. Jamais il ne serait passé sans lui dire : « Salut, Păuna, comment vas-tu ? »

Il a fait un mariage. Il a marié ses filleuls. Et il a dit en passant dans la rue, il a parlé aux vieilles et leur a dit : « Venez voir, samedi soir, j'ai un mariage chez moi, venez au mariage ! » Et on est allées au mariage, Madame. Toutes...

vieilles femmes et enfants on y est toutes allées. Un mariage comme au cinéma ! Et il nous a donné du vin et il nous a donné à manger... Il nous a reçues et on l'a regardé ce mariage là.

**I.P.:** Mais où étiez-vous, pour regarder ?

**I.Parvu:** Dehors, dans la cour. Vous savez où est l'entrée du Musée, là-bas, chez Mărioara ? Vous avez vu ?

Il y avait là deux ou trois tonnelles et la table était là, devant sa maison à lui, non pas là, sur le sentier par où entre Mărioara. On était là, près de cette porte et qu'il nous a donné une bouteille de vin et qu'il nous a dit : « Allez, mangez, vous vous souviendrez d'avoir mangé à la noce ! » Il était si bon ! Mais bon, alors !

**I.P.:** Mais les invités au mariage, c'était qui ? Rien que des enfants ou bien des grandes personnes aussi ?

**I.Parvu:** Non, il y avait nous autres, les enfants, qui allions là-bas... Il avait des invités de Bucarest ! On ne faisait pas comme maintenant, Madame, des noces avec des centaines de familles ! Une vingtaine, trente au plus ! Un mariage de boyards, je ne suis pas prête de l'oublier !

**I.P.:** Et il y avait des musiciens ? Comment était un mariage de boyards ?

**I.Parvu:** Comment vous dire ? Un mariage plus petit, comme dans une grande famille, c'est ça. Une famille plus... cultivée. C'était comme ça, ce mariage. C'était beau. Très beau, comment vous dire, comme dans les rêves, dans les contes de fées.

**I.P.:** Mais racontez-moi, ça m'intéresse. Je n'ai jamais vu un mariage de boyards. La mariée, comment était-elle habillée ?

**I.Parvu:** Tout comme les mariées de maintenant.

**I.P.:** Oui ? En blanc ?

**I. Parvu :** Oui, en blanc, c'était beau, avec le voile, la fleur, tout à fait pareil aux mariées normales. C'était donc comme ça. Mais vous savez, ils dansaient, ils ne faisaient pas la ronde, comme nous autres... ils dansaient !

**I.P.:** Ils avaient fait venir des musiciens d'ailleurs ?

**I.Parvu:** Oui, ils avaient la musique, un orchestre comme nous, pas des spécialistes, la chansonnette ou, disons, la musique cultivée ! Une musique traditionnelle de chez nous.

**I.P.:** Mais d'où les ont-ils fait venir, vous ne savez pas, vous ne vous en souvenez pas ?

**I.Parvu:** De Bucarest, qu'il les a amenés. Il avait une maison à Bucarest aussi. Parce que lui, il habitait plutôt ici, il n'habitait pas à Bucarest. Qu'est-ce qui s'était passé : il avait eu sa première femme... je ne sais pas comment c'était, elle était ... plutôt genre ménagère, plutôt campagnarde et il faisait de l'exportation en Allemagne. Il faisait du blé, du maïs, des pois, du pavot, du coton...

**I.P.:** Du pavot ? Il semait du pavot ?

**I.Parvu:** Ces graines-là, il les ramassait et les exportait à coup sûr. Nous, on en mettait sur les craquelins ! On allait cueillir le pavot ! Ça faisait une grande fleur et puis une sorte de grosse tête qui mûrissait. C'est ce qu'on cueillait, nous autres.

**I.P.:** Et vous les portiez au boyard, qui en prenait les graines ?

**I.Parvu:** C'est ça. Il faisait du lin, il faisait du chanvre... et ça... des asperges. Je ne sais pas si vous connaissez.

Et ces asperges-là... il faisait des billons et c'est lui qui les y mettait, c'était pas nous, il avait un spécialiste qui les mettait. Nous, on allait les couper. On les plantait dans des cageots. Ce même cageot que j'ai moi, pour l'exportation... ils mettaient des journaux dans les cageots et ces cageots... ces asperges là étaient grandes comme ça... mais y en avait aussi de grosses comme le doigt. Grosses comme ça. C'est celles-là seulement qu'on mettait dans les cageots. Celles qui

étaient moches on ne les mettait pas.

**I.P.:** Et qu'est-ce qu'il en faisait ?

**I.Parvu:** Il les faisait partir à l'exportation !

**I.P.:** Et les moches ?

**I.Parvu:** Les moches, si on voulait, on pouvait les emporter chez nous, à la maison ! On dit qu'il fallait les faire bouillir... Moi, je n'en ai jamais pris, ça ne me disait pas... et on les faisait au vinaigre, certains les préparaient à l'ail... non, on n'en mangeait pas tellement... Et après, il a laissé sa femme, son enfant, un garçon et il s'est marié à une Allemande. Et il a amené son Allemande ici.

**I.P.:** C'était vers quelle année, tout ça ?

**I.Parvu:** Avant la guerre, parce qu'après la guerre ils ne sont plus venus, quand on a fait la coopérative ; quand les communistes sont venus et lui ont tout pris, il est parti. Il est resté sans rien. Ils lui ont pris toute sa fortune, ils lui ont donné de l'argent, il est parti. Son premier garçon, Monsieur Vlad, n'est jamais revenu par ici. Mais l'Allemande, elle, elle venait avec sa fille... Parce qu'il avait aussi une fille avec l'Allemande, Mademoiselle Marina. Je ne sais plus si elle a un an ou deux de plus ou de moins que moi, je ne me souviens pas. On jouait avec elle. Elle sortait jouer... à cette heure, justement, vers les deux-trois heures... sa mère la rappelait vers les onze heures en allemand : « Marina coma ia (sic !) » Et elle répondait : « Bitte, mama, bitte ! » Et ils avaient une aide-médecin, qui parlait l'allemand, elle. Et elle sortait l'appeler aussi et elle disait en roumain : « Allez les enfants, allez-vous en, vous reviendrez jouer l'après-midi ». Et ils avaient une ânesse : Filișanca. Oh, Madame, qu'est-ce qu'on jouait avec !

**I.P.:** Une ânesse ?

**I.Parvu:** Oui ... Il la gardait pour qu'elle lui porte bonheur. Je n'ai jamais entendu dire, chez nous, qu'elle porte chance... C'est ce qu'elle disait. Parce qu'elle avait une Russe, Darouchka. C'était une femme de ménage et avec son homme, ils avaient deux filles et elles jouaient avec nous aussi. Et on lui disait, parce que Darouchka venait dans la rue et parlait avec

nous : « Darouchka, pourquoi est-ce qu'il la garde, l'ânesse Filișanca ? » « Tu sais, Madame et Monsieur disent que ces bêtes là sont bonnes et portent chance à une maison. »

**I.P.:** Et vous jouiez avec l'ânesse ?

**I.Parvu:** Ouiiii ! On jouait avec ! Et ils avaient deux gros chiens ! De deux-là, qui ont des tâches... l'un aux tâches noires et l'autre aux tâches brunes. On jouait avec les chiens aussi et avec la demoiselle... Parce que si elle partait se coucher... nous autres, on restait dans la rue, mère allait aux champs, nous, on restait jouer. Et si on n'allait pas chez elle, elle sortait nous appeler : « Les enfants ! » Et on allait jouer avec elle, là-bas au musée. Mais personne ne nous grondait !

**I.P.:** Mais elle parlait roumain !

**I.Parvu:** Oui, nous, elle nous parlait roumain, bien sûr. Elle avait un beau jardin... Oh, mon Dieu, je ne sais pas vraiment dire ce que c'était, en ces temps là, parce qu'on n'a pas pu le tirer en photo, ce jardin ! Si je vous le dis... comme vous voyez chez moi ces fleurs, ici, ils en avaient là dans toute la vallée qu'on voit du musée, depuis la maison du boyard. Ils avaient toutes les fleurs du monde ! Du romarin, du muguet, des tulipes... des pétunias, des narcisses. Y avait un demi-hectare de narcisses ! On en cueillait, on faisait des bouquets... et on jouait avec, parce qu'ils en avaient beaucoup-beaucoup ! Y avait des arbrisseaux, comment vous dire, Marioara n'a pas pu les voir. Près de ces tilleuls là, de l'autre côté et de ce côté-ci, là, y avait une rangée d'arbrisseaux... Y avait des groseilles rouges et blanches ! Mais y avait aussi une rangée d'arbrisseaux, qui faisaient des fruits jaunes et qui sentaient bon ! C'était comme des citrons, ces fruits là.

**I.P.:** Je ne sais pas. Mais ces fruits-là on les mangeait ?

**I.Parvu:** Non, non, c'était pour faire joli, pour l'odeur. Mais c'était d'une beauté, d'une beauté. Comment vous dire, ils avaient un jardin de rêve.

**I.P.:** Ils avaient aussi des arbres ?

**I.Parvu:** Oui, des tilleuls. Deux rangées de

tilleuls, puis en aval, où je vous disais, entre ces arbres là... y avait des fleurs du printemps. Ils avaient des pommiers, des pruniers, des poiriers, trois-quatre-cinq sortes de poiriers, et puis à partir du mur, de la clôture, là-bas, du côté de la vallée, des sapins, des peupliers, en coupe-vent ! On les avait plantés en ligne, espacés les uns des autres... Je pense que c'était comme un abri et l'air n'en était pas pollué. C'est pour ça qu'on les avait plantés, je crois. Et puis, de l'autre côté, y avait une rangée de noyers greffés. Ils faisaient des noix grosses comme ça. Et ils avaient des vignes américaines ! Tout un champ de vigne américaine, oh mon Dieu qu'elle était belle, bien travaillée, arrangée, mise au point, jolie ! Là-bas, dans la vallée, y avait un grand puits, à balancier, avec un muret autour ; ils avaient des vaches et il laissait les vaches dans le pré, quand il donnait l'ordre. Les vaches s'en allaient dans ce pré, elles revenaient... Y avait des gens... et les pauvres du village. Ceux qui ne travaillaient pas l'automne venu, quand venait Monsieur Brătianu, il demandait sans doute au maire : « Alors, vous avez des pauvres ? Ne me ridiculisez pas... » Et l'autre lui disait que « Oui ! ». Il envoyait alors l'agent agricole. Le frère de mon père était agent agricole à la Chambre Agricole, parce qu'on appartenait à la Chambre Agricole de Budești, nous autres ; maintenant on est de Călărași, ce n'est plus pareil... Et il venait nous dire : « Hé, vous autres ! Ecoutez ce que dit le boyard. A partir de maintenant et jusqu'au printemps et à l'été, si vous voulez, allez-y tout de suite, il vous embauche. Et il leur donnait, Madame : six boisseaux de blé, six boisseaux de maïs, sans travailler, juste parce qu'il les avait embauchés ! Il leur donnait aussi du bois, parce que la forêt, elle est toujours au boyard. Et du bois, deux-trois charrettes de bois et tous les épis de maïs de ses étables, parce qu'il avait des vaches, des moutons... des chevaux... tous les épis qui arrivaient là et il apportait ça à la maison. Et il leur donnait chaque mois leur part d'aliments : six boisseaux de blé et six boisseaux de maïs. Et vous savez ce qu'ils avaient seulement à faire ? Ils soignaient les

bêtes. Rien d'autre à faire, aucun autre travail. Et comment dire, alors, que ce boyard était méchant ? Moi, je ne dis pas ça. Dieu nous punirait !

Il était bon, avec ses gens, oui...

Dieu nous punirait... il était très, très bon... très bon... Tous les pauvres et les paresseux vivaient à son compte.

**I.P.:** Et pourquoi parlez-vous de vigne américaine ?

**I.Parvu:** Greffée.

**I.P.:** Greffée ? Mais pourquoi « américaine » ?

**I.Parvu:** C'est comme ça qu'on l'appelait chez nous, dans le peuple ! On ne disait pas une vigne greffée. Vigne américaine, qu'on disait. Comment vous dire, il avait sa vigne greffée sur trois-quatre variétés. Et il avait aussi, de celle là, comment vous dire... sauvage. La sauvage était sur un échelas, à quatre-cinq mètres. Et nous, on la binait... On faisait des boutures. Pour faire des boutures, l'automne, quand elle était de la grosseur d'un doigt, comme ça, ils la coupaient. Et ils l'enterraient. Ils l'enterraient en grosses gerbes, comme ça. On l'enterrait et au printemps, au mois de mars, on la déterrait. Et nous, on allait en journaliers, avec des ciseaux de vigneron et on la coupait à trois yeux.

**I.P.:** Qu'est-ce que c'est que des boutures ?

**I.Parvu:** Des greffons, comme on dit, des bâtons à greffer. Nous on appelle ça des « cioace » ; on coupait ces bâtons à trois yeux. Nous autres, les enfants, on en coupait, on faisait des bouquets de cinquante bâtons comme ça, une centaine peut-être, je ne me souviens plus. Et d'autres gens, ceux-là qui savaient greffer, ils les greffaient. Ils les greffaient et les mettaient dans des tonneaux remplis d'eau. Comme ils les mettaient dans l'eau, ils les laissaient là une journée, peut-être deux, pour que les « cioace » gonflent et que le greffon ne tombe pas. Et après, ils les mettaient dans les billons. Et ils les laissaient jusqu'à l'automne. Et ceux qui tenaient bon, on en faisait des greffons. Et après, ils les emportaient à l'exportation.

**I.P.:** Et les billons, qu'est-ce que c'est ? Des ados de terre ?

**I.Parvu:** Oui, un sillon. Un fossé. Et ces boutures on les mettait comme ça. Pour qu'elles dépassent de part et d'autre, pour qu'elles ne soient pas collées, comme ça. Ensuite on les enterrait. On faisait comme ça, une sorte de fourmilière. Et ces bâtons donnaient des pousses.

**I.P.:** Alors, vous recouvriez de terre et il en restait un bout dehors.

**I.Parvu:** Mais non ; il n'en restait pas du tout. Tout était recouvert.

**I.P.:** Et ça poussait tout seul ?

**I.Parvu:** Oui, bien sûr. Mais c'est le greffon qui poussait. Y en avait qui ne poussaient pas, bien sûr, mais la plupart poussaient. Vous savez lesquels ne poussaient pas ? Ceux qu'on n'avait pas su bien greffer. On n'avait pas bien serré le greffon. La ficelle, le raphia, c'est comme ça que ça s'appelle.

Des durs en besogne, rien à dire... Regardez moi. J'ai 75 ans ! Moi... Mon père n'était pas bien plus costaud que moi. Mais on avait deux bœufs, qui faisaient peur à regarder. Tant ils étaient beaux et grands. Avec mon père, on travaillait des demi-hectares (pogon) de maïs. Dix !

Voilà comment on travaillait ! Mon père, dès qu'il coupait les blés, il labourait ! L'automne venu, il labourait encore une fois. Le maïs cueilli, on coupait les tiges et il labourait ! Il hersait ! Le printemps venu, il labourait encore une fois et il hersait à nouveau. Sur notre terrain, si on avait voulu aller ramasser des folles herbes, comme j'en ai dans mon jardin, on n'en aurait pas trouvé. Y en avait pas. Parce que si on touchait à une chose, on s'y tenait. Ce que la charrue à bœufs arrivait à couper... si je vous dis que je montais sur les mancherons de la charrue... parce que mon père, le pauvre, il fatiguait, il allait voir dans la charrette. Il buvait un peu d'eau, s'allongeait et je lui disais : « Allez, mon père, laissez moi conduire deux fois la charrue ». « Allez, mon père... » « Allez, j'y vais ». Et j'y allais comme d'ici au portail et je montais sur les mancherons de la charrue. Et les bœufs avançaient. Ils n'allaient ni à droite, ni à gauche. Au bout du champ, je renversais les mancherons de la charrue. Pour

qu'elle n'entre pas sur le chemin, vous comprenez... Je pouvais la charrue jusqu'au sillon, le bœuf faisait demi-tour et je sautais à nouveau. Et je marchais un peu et je remontais sur les mancherons de la charrue. Mon père, Dieu lui pardonne : « Ecoute, mon petit, ne monte plus là-dessus, qui sait ce qu'ils vont encore faire ces bœufs et la charrue se renverse ». « Mais, moi, je fais quoi ? Je saute, non ! » Et ça allait comme ça. Dix demi-hectares de maïs, qu'il labourait. On avait un boyard, là où il y a maintenant les immeubles, là. Samacheru. On en avait honte ! Le printemps arrivait à peine, qu'il était déjà chez nous : « Dobre ! » « Oui, Monsieur Ionică ! » « Ecoute Dobre, j'ai encore deux demi-hectares de terrain, cultive moi ça. » « Mais non, Monsieur ! Je ne suis pas assez fort et je n'ai pas de main d'œuvre ! » « Allez ! Dis oui, dis que tu es d'accord ! » Parce que pour travailler, c'est avec moi qu'il y allait et pour herser - pareil. Il avait imaginé un bâton, comme celui que tu vois là, mais en plus léger. Et avec une planche à clous... et père tirait la herse. Le maïs était comme ça. Avec Ionică Samacheru, on prenait deux rangées, lui deux. On poussait avec la planchette les gros cailloux derrière la plante. Et il disait : « Dobre ! C'est dur de se pencher à chaque pied de maïs. Avec cette planchette, y a qu'à enlever les pierres, y a pas d'herbe... » Et on écartait les pierres. On hersait. Après avoir hersé, père mettait le buttoir et le joug et il ne mettait pas de versoir au buttoir. C'est à peine quand le maïs était grand comme ça, qu'il mettait le verseur. Et il arrive donc et il y va, et il fait une rangée. Sans verseur. Il passait deux fois la rangée. Avec son buttoir. Pareil. Avec un bâton. On repoussait les cailloux. On ne binait pas. On n'a pas biné le maïs. On binait les pastèques, la vigne, les haricots, si on en avait mis... le reste on ne le binait pas. Maintenant, on n'entend plus que ça : « Où vas-tu ? » « Ah, je vais biner le maïs, ou la vigne ». Puis, deux semaines plus tard : « Oh, là, là ! C'est ça, notre maïs ? » Ils ne creusent pas profond. Ils creusent juste comme ça. Et si la terre est dure, elle passe en jachère, on ne peut plus la retour-

ner. Parce qu'elle n'est pas travaillée ! Y labourent au tracteur, qu'ils disent ! Moi, depuis la révolution, maintenant... j'ai ici près du village deux demi-hectares. J'ai poussé un gros soupir et j'ai dit... J'ai un neveu là et je lui ai dit : « Ecoute, Gabi ! Ecoute, mon petit ! Moi, j'avais seulement de quoi acheter deux bœufs ! » J'en ai même pleuré. « Allez, mère, tu racontes des bêtises. Qui a encore des bœufs ? » « Ecoute Gabi, si tu achètes deux bœufs, t'as plus à t'en faire, fiston ! » « Arrête, mère, on n'est plus dans le vieux temps... » On ne les a pas achetés. Mais moi, je les avais sur le cœur ces deux bœufs là. Je soupirais ! C'était une fortune, que ceux là ! Oui ! Maintenant, personne ne travaille plus, plus du tout, rien de rien ! Vous pouvez me croire, j'ai une vigne et j'y vais plus.... La dernière fois, quand j'ai vendangé, je pleurais au bout du champ : « Ma pauvre vigne ! Tu pleures pour moi et moi je pleure pour toi ! Je n'y arrive plus ! Je n'y arrive plus ! Je ne peux plus ! Je ne peux plus ! C'est plus possible ! » (elle verse une larme).

Vous avez du mal.

Les gens ne bêchent plus. Y font semblant. Je ne pense pas que quelqu'un se penche encore pour compter ses vilaines herbes. A quoi bon, si on ne sait pas bêcher.

Chaque chose a un sens.

**I.P.:** C'est vrai. Et comment s'appelait votre boyard, d'ici ?

**I.Parvu:** Monsieur Dinu Stolojan.

**I.P.:** Et il avait des frères et sœurs ?

**I.Parvu:** Il en a ! Celle-là, à Monsieur Ionel Brătianu, c'est sa sœur ! Il a encore une sœur ; Madame Lia... Olga... elle a aussi, elle, un domaine, à Gruiu, vous ne pouvez pas savoir, du côté de Călărași... Comme Monsieur Dinu. Et il y a encore, près du pont, cette maison-là ; c'était à son frère, M'sieur Radu.

**I.P.:** Et comment étaient-ils, en tant que boyards ?

**I.Parvu:** Ils étaient bons. Celui-là, il était plus méchant, qu'on dit, ce M'sieur Radu. On dit qu'il était plus dur... Il paraît que lui, il ne fallait pas



qu'on le trompe. Il ne pouvait ni vous tromper, ni voir qu'on le trompe. Mais M'sieur Dinu, non. Les gens y allaient... parce que les gens travaillaient chez lui, nous on n'y allait pas, ils travaillaient chez lui, comment vous dire... non pas pour la dime, mais pour un tiers. Mais tu allais travailler le maïs et tu le portais au campement, on appelait ça comme ça. Là où tout le monde allait porter sa part, tous ceux qui étaient chez lui, qui travaillaient, ils portaient le maïs au campement. Mais si on était copains avec le gardien du campement, au lieu d'y porter trois charretées, on y portait deux. Et, même si quelqu'un lui en disait des choses, il ne venait jamais te dire : « Toi, Dobre, c'est comme ça qu'il s'appelait, mon père, tu n'as pas porté trois charretées au campement, tu n'y a porté que deux, Untel me l'a dit », il n'a rien dit à personne. Jamais.

**I.P.:** Mais il apprenait la chose...

**I.Parvu:** Il l'apprenait, mais il disait qu'un homme doit travailler pour vivre. On y allait au printemps, en mars, comme maintenant. Et il avait des moutons, beaucoup de moutons, et il avait une terrasse posée sur des pieds en ciment, à peu près comme ça. Et c'est sous cette terrasse qu'il mettait les oies et les cannes pour la ponte. Parce qu'il avait un tas d'oies et de canards. Et nous, on y allait à la journée. Et il y avait le père Șerban, le père à Ică. Le père Șerban c'était... quelqu'un, notre chef d'équipe. Et il nous disait : « Prenez-en pour chez vous », parce que c'était la guerre et même si on voulait acheter des choses, il n'y avait rien... » On y allait et... Eux, s'ils avaient des prisonniers, ils avaient deux-trois grandes cuves pleines de légumes en saumure. Je ne les oublierai pas ces légumes en saumure. Et y avait là toute sorte de légumes : on y allait et... lui, le pauvre, il demandait : « Qu'est-ce que vous avez dans la besace, hé ? Passe en dessous, toi ». J'entrais dessous et je remplissais deux ou trois tabliers d'œufs. De ces œufs d'oie et de cane, j'en emportais deux tabliers ou trois. Je sortais de là et je les mettais dans un panier et puis on faisait le feu. Avec des bouses, des épis de maïs, de ceux-là qu'on donne aux vaches, aux

moutons, on faisait un grand feu, comme ça et on y fourrait deux-trois tabliers d'œufs, pour qu'ils cuisent dans la braise. Et quand ces œufs là commençaient à craquer, ah ! Que c'était bon !... On mangeait des œufs cuits et il allait, le pauvre, nous chercher un seau de légumes en saumure. Il nous disait de nous asseoir et on mangeait là.

**I.P.:** Vous vous occupiez aussi des oies ?

**I.Parvu:** Oui, on nettoyait. Il avait des graines d'épinards, de chanvre, de lin, et on les battait au fléau, on les triait... la graine de chanvre on la gardait... on teillait le chanvre... Cinq-six femmes venaient d'en haut, de sur la colline pour teiller le chanvre. Le boyard ne semait pas du chanvre comme nous, pour faire de la filasse, il semait du chanvre pour les graines. Mais il le teillait quand même. Il fallait le trier, le menu, vous savez, le gros on le jetait. Mais il n'était pas bête, lui !... Ce qu'on pouvait teiller on le teillait, le reste il le jetait. On y allait et, il y avait le père Dițu, le pauvre. Quand on nous amenait, - on avait un Hongrois, M'sieur Nicu, - quand il nous amenait, M'sieur Niculaie nous voyait, dès le portail et il nous disait : « Té, Ghiorghie, ces enfants là, y savent teiller du chanvre ? » Mais le père Dițu, le pauvre disait : « M'sieur Nicu, ils vont un peu casser les tiges, ils vont secouer le tamis, mais y s'y entendent, vous savez, le menu, ils le trient pour eux-mêmes. On y allait et il y avait la vieille Nica, la pauvre, une femme solide. Mais celle là, quand elle nous voyait : « Encore vous ? La terre vous avale ! J'ai encore besoin de vous, aujourd'hui ? » « Allez, tata Nica, arrêtez, vous nous... » « Allez, disparaissez ! ». Et puis quoi ! On prenait chacun une broie, là-bas, un gant de ceux-là qui flottent de ci, de là... et ça allait. Elle nous disait ensuite : « Allez, les filles ! Pour ne plus emmêler le chanvre, mettez-le debout, qu'il sèche au moins ! Retournez-le d'un côté et de l'autre, parce qu'à midi... c'est fini ! » Et c'est ce qu'on faisait... Mais personne ne nous grondait parce qu'on travaillait. Le plus dégueulasse c'était le grand-père du comptable, Andrei Bibică... Avec le père Aurică Rotaru. C'était eux les plus dégueulasses. Mais nous, on n'allait pas

chez eux, on allait chez Diță et chez le père Șerban. C'est chez eux qu'on allait. On travaillait.

**I.P.:** Vous cultiviez aussi du chanvre chez vous ?

**I.Parvu:** Nous aussi, bien sûr ! On faisait du chanvre pour faire de la filasse à travailler.

**I.P.:** Mais le boyard, qu'est-ce qu'il faisait avec le chanvre ?

**I.Parvu:** Avec son chanvre, il faisait des cordes pour le bétail... il faisait ce qu'il lui fallait. Mais les graines il les exportait. Les graines, il en avait besoin.

**I.P.:** Et vous avez filé du chanvre ?

**I.Parvu:** Je ne trouve plus pour vous montrer ce que j'ai filé dans ma vie. Du coton.

**I.P.:** Du coton ?

**I.Parvu:** Volé au boyard.

**I.P.:** Parce qu'il avait aussi du coton ?

**I.Parvu:** Ah ! Le coton était comme ça et les gros beignets fleuris étaient comme ça et on le cueillait et on le mettait dans les sacs. Et on en mettait aussi dans notre tablier... Le plus beau et le plus blanc... Et on l'emportait dans une besace... On s'enfuyait à tour de rôle avec nos besaces. De Cornet, de là, où il y a ces maisons. Parce que jusqu'aux vaches, là, c'était encore le terrain du boyard. Sur cette colline là, c'était du coton. Oh, mon Dieu, qu'il était beau ! Et on en volait de là-bas ; je vais vous montrer le coton.

**I.P.:** Et la dame, elle était comment ? La vieille ?

**I.Parvu:** Je ne sais pas, celle du boyard...

**I.P.:** Elles étaient gentilles ?

**I.Parvu:** L'une et l'autre. Si je vous dis, qu'elles ont fait venir un théâtre !

**I.P.:** Oui ?

**I.Parvu:** Elles ont fait venir une artiste, que je ne peux même pas oublier. Elle nous a récité la ballade de « Miorița » « *Au pied d'un plateau/ Un paradis beau...* » Oh, Seigneur, je ne verrai plus une artiste pareille, à celle-là. Et puis, après, toujours grâce à elles, parce que c'est M'sieur Brătianu et M'sieur Dinu qui les ont fait venir, ils ont fait le cirque ici chez nous au musée. Ils ont mis des bancs, le long de l'allée du portail et ils

nous ont fait là tout un cirque, joli, joli; ils nous montraient des films...

**I.P.:** Oui ? Ils faisaient venir un appareil...

**I.Parvu:** Oui, oui ! Un projecteur de cinéma...

**I.P.:** Et ils faisaient venir tout le village ?...

**I.Parvu:** Tous les enfants y allaient ! Le dimanche. Surtout le samedi, le soir du samedi au dimanche. Parce qu'il savait que les parents allaient aux champs, qu'ils n'étaient pas chez eux.

**I.P.:** Et il y avait aussi des grandes personnes ou seulement des enfants ?

**I.Parvu:** Oui ! C'était comme chacun voulait. C'était libre ! Le portail était ouvert... On allait s'asseoir sur l'herbe... sur un banc, comme on voulait.

**I.P.:** Il acceptait donc tout le monde, il a été généreux.

**I.Parvu:** Oui, ça n'existait pas, que l'on passe sur son domaine et qu'il vous reproche d'être passé par là.

**I.P.:** Et les gens l'aimaient.

**I.Parvu:** Oui. C'est ceux-là, qu'il n'a pas laissé crever, qui l'ont dévasté ! Mon père était à la guerre, en quarante quatre, quand on lui a pris ses bœufs, ses vaches, ses moutons et tout, et tout. Et son frère, le paresseux, avec deux voisins, Toma Matei et Grigore Vlad avaient pris deux paires de bœufs ? Mais on les leur avait pas encore donnés, parce qu'on donnait une paire de bœufs pour quatre familles. Et il avait inscrit mon père aussi. Mais père était à la guerre, le pauvre ! Quand père est venu en vacances, l'hiver, arrive son frère, qui était plus grand que lui. Il dit : « Ecoute, avec le compère Toma et avec Gligore nous avons pris une paire de bœufs et on t'a inscrit sur la liste. » Et mon père dit : « Mais vous les avez achetés où ? » Il savait, vous savez, mais il se moquait d'eux. Il lui dit : « Mais non, on les a pris chez le boyard, tout le monde en a pris... » « Je ne prends pas les bœufs du boyard, moi ! C'est travailler qu'il faut, pour se faire des bœufs ! Non pas prendre ceux d'un autre, de son travail à lui. » Et ils les ont pris...

**I.P.:** Et les gens lui ont tout pris, n'est-ce pas ?



**I.Parvu:** Tout à fait, tout à fait. Tout. Il avait une grande richesse, il était fort, il n'en a plus.

**I.P.:** Et les descendants du boyard sont revenus après par ici ?

**I.Parvu:** On dit qu'ils sont revenus, mais je ne les ai pas vus, moi. J'aurais bien aimé les voir ! On dit que la demoiselle est venue, elle. Mais je ne l'ai pas vue !... Son fils est mort. Si vous regardez la télé, est-ce qu'on les a montrés, quand il est mort ? Parce qu'ils étaient en Angleterre, eux. Sanda Stolojan était rédactrice de *România liberă*, elle parlait à cette radio *Europa liberă* (Free Europe). Et ils ont annoncé quand elle est morte, il y a deux ans. Ils ont annoncé : Sanda Storojan est morte... Je ne sais pas si... C'est Stolojan ou Storojan qu'ils s'appellent. Il me semble que les nôtres c'étaient des Storojan, pas des Stolojan.

**I.P.:** J'ai compris. Et cette maison, celle du boyard, qu'est-ce que vous en savez ? Il me semble que c'est une très vieille maison.

**I.Parvu:** Très belle et très ancienne. Maintenant, je ne sais plus, mais on y allait avec la demoiselle !... Il y avait des escaliers, on montait dans les escaliers, on jouait !

**I.P.:** Ah, donc vous jouiez à l'intérieur !

**I.Parvu:** Mais oui, bien sûr !

**I.P.:** Et comment était-elle à l'intérieur, cette maison ?

**I.Parvu:** C'était beau. Ce n'était pas du luxe, comment vous dire. Une maison de gens aisés, plus cultivés, plus...

**I.P.:** Il y avait de beaux meubles ?

**I.Parvu:** Oui !

**I.P.:** Oui ? De quoi vous souvenez-vous ?

**I.Parvu:** On voyait un lit... dans l'entrée, il y avait de beaux bancs sculptés... Les sols étaient cirés comme du placage de noyer. Un brun en dégradé.

**I.P.:** Et les murs, ils étaient comment ?

**I.Parvu:** Je ne m'en souviens plus, j'étais gosse. Un beige clair, comme ça. On l'appelle encore parfois « La maison en pierre ».

**I.P.:** Mais au sujet des boyards plus anciens, les parents et les grands-parents de ceux d'ici,

vous ne savez rien, personne n'en parlait ici au village ?

**I.Parvu:** Mon père en parlait.

**I.P.:** Ah ! Et que disait-il ?

**I.Parvu:** Qu'elle est faite par Mathieu Basarab. Oui.

**I.P.:** La maison.

**I.Parvu:** Oui. La Maison de pierre est faite par Mathieu Basarab, le prince. On avait là deux ancres, deux ou trois. Père racontait ce que son père à lui racontait, que la maison était faite par Mathieu Basarab et que ces ancres là, c'est lui qui les avait apportées... parce que le Danube venait jusqu'ici. Vous avez vu, chez nous, cette vallée. On dit que l'eau venait jusque là. Et les bateaux apportaient des pierres... de chez les Serbes. Pour faire la Maison de pierre. C'est père qui le racontait ! Il disait que leur grand père leur racontait ça.

**I.P.:** Ainsi donc, on raconte que c'est Mathieu Basarab qui l'a faite et non pas le boyard Udriște Năsturel.

**I.Parvu:** Non, non ! Pas du tout ! Mathieu Basarab !...

**I.P.:** Oui... Intéressante histoire...

**I.Parvu:** Mathieu Basarab et sa dame Elina, on les mentionne même à l'église!

**I.P.:** On les cite à l'office ?

**I.Parvu:** Oui, on les cite...

**I.P.:** Mais l'église est tout aussi ancienne ?

**I.Parvu:** C'est toujours eux qui l'ont faite ! Voilà, moi, je suis triste pour l'église, parce qu'ils l'ont abîmée. J'avais dit à ce pope, à Ionescu... je l'ai prié, comme Dieu lui-même, de ne pas démolir l'escalier de l'église et le perron, pour ne pas la faire comme ça, pour que les chiens viennent pisser dessus ! Et il m'a dit « Je ne le ferai pas, tata Jana, je ne le ferai pas ». Et il a fait ce qu'il a voulu, à sa tête. Il a démolit l'escalier.

**I.P.:** Pourquoi pensez-vous qu'il a démolit l'escalier ? Dites-moi ?

**I.Parvu:** Je ne sais pas !

**I.Parvu:** Il y avait une richesse, là !

**I.P.:** Un trésor ?

**I.Parvu:** Oui ! Dans l'église aussi.

**I.P.:** Qu'est-ce qu'ils avaient, à creuser sous l'autel ? Comment, ils ont creusé sous l'autel ?

**I.Parvu:** Un trou comme ça ! Un homme pouvait y entrer.

**I.P.:** Mais pourquoi ont-ils creusé ? Et comment savaient-ils qu'il y aurait un trésor ?

**I.Parvu:** Ah, mais qu'est-ce que vous croyez, ils ont des archives !!

**I.P.:** Et c'est donc ce que les gens racontaient avant, qu'il y avait là un trésor ?

**I.Parvu:** Mais, avant que les gens le disent, on dit que de là, du musée, de la cave et jusqu'à l'église, il y aurait un tunnel ! Et il paraît que dans ce tunnel-là, du temps où ils avaient des prisonniers russes, l'un des boyards aurait poussé un Russe, pour qu'il y entre. Et il n'a pas pu entrer. On ne peut pas.

**I.P.:** Il y a peut-être des effondrements, qui sait !

**I.Parvu:** Non, ce n'est pas un effondrement, il paraît qu'il y ait une malédiction... Ce trésor qui est fourré là dedans est peut-être destiné à quelqu'un ou dominé par un maléfice. Parce qu'il n'a pas pu y entrer.

**I.P.:** Mais n'a-t-on jamais vu par là des choses bizarres, des flammes... ?

**I.Parvu:** Sous terre, comment les voir ? Et si c'était sous l'autel, comment les voir ? Je me suis laissé dire qu'il y avait ici, au village des femmes qui faisaient des couettes, des édredons.

**I.P.:** C'est vrai ?

**I.Parvu:** Elles cousaient des édredons !

**I.P.:** Et y en a-t-il encore ?

**I.Parvu:** Il n'y en a plus, Madame.

**I.P.:** Mais les avez-vous vues à l'œuvre ?

**I.Parvu:** Et comment non !

**I.P.:** Et pourriez-vous me raconter comment elles faisaient ?

**I.Parvu:** J'en ai fait un cet automne, moi-même. On met l'envers et la face...

**I.P.:** En quoi les fait-on ?

**I.Parvu:** En soie ou en laine. C'est ce qu'on faisait avant. Moi, j'en avais en laine, mais voilà ce qui arrive, les mites les ont mangés. Ils sont fichus ! J'en ai fait maintenant en soie. Pour les

édredons en soie, on met deux couches de tissu, à l'endroit et à l'envers. Parce que la laine passe à travers la soie. La soie est fine, ce n'est pas comme la laine. J'en ai fait un cet automne. Comment, vous dire, on met les deux faces de l'édredon l'une sur l'autre, on coud à la machine, on fait les finitions. On laisse un trou et on y fourre la laine, ensuite, avec une grosse aiguille à tricoter, on tire la laine et on fait la couture.

**I.P.:** Comment ? A la main ou... ?

**I.Parvu:** A la main ! Bien sûr qu'à la main !

**I.P.:** Et vous avez connu les couturières qui faisaient des édredons, là ?

**I.Parvu:** Oui, elles sont mortes toutes les deux. C'étaient des sœurs jumelles. Elles étaient de mon âge. Elles ont même cousu pour moi, l'une un édredon et l'autre... elle est venue chez moi, celle qui a fait mon édredon, ma collègue. Et l'autre, sa sœur, elle avait un mari méchant, plus difficile, des enfants méchants... elle n'a pas voulu venir et je lui ai dit : « Maria, je ne peux pas l'emporter chez toi ! » « Allez, va chez ma sœur Lica » et elle est venue, sa sœur, et elle me l'a cousu. Ce n'est pas difficile, vous savez !

**I.P.:** Et ces femmes-là, comment ont-elles appris à faire des édredons ?

**I.Parvu:** Pour parler sincèrement, il me semble que l'une d'entre elles, celle-ci qui a cousu pour moi, elle a vu faire une femme dans sa rue. Et elle a appris. Ce n'est pas difficile, vous savez !

**I.P.:** Et de quel genre de laine elles les bourraient ?

**I.Parvu:** De la laine de mouton, faite maison. Cardée, bien faite...

**I.P.:** Lavée ?

**I.Parvu:** Lavée... Bien sûr.

**I.P.:** Comment prépare-t-on la laine pour en bourrer un édredon ? D'abord, on tond le mouton.

**I.Parvu:** On le tond...

**I.P.:** Quand est-ce qu'il faut tondre les moutons ?

**I.Parvu:** Au printemps. Maintenant on les tond en mai.

**I.P.:** Il y a une date spéciale ?

**I.Parvu:** Ouïi...certains, avant, respectaient une date, ça avait un sens... Les coutumes des anciens ne sont plus respectées... Je n'aime pas ce qui se passe maintenant, mais... une fleur ne fait pas l'été. C'est comme ça.

**I.P.:** Et alors, quand est-ce qu'on faisait la tonte des moutons ?

**I.Parvu:** A cette époque-ci, fin avril, en mai aussi... et on ébouillantait la laine... J'avais quinze moutons. On ébouillantait la laine l'automne. On la ramassait, on la mettait dans des sacs et l'automne venu, début août, on la lavait. On la mettait d'abord, ébouillantée, dans une chaudière, on avait de grosses chaudières, j'ai toujours une chaudière en étain à ma mère. A quoi bon ? Il n'y a plus personne pour l'étamer. Je ne sais pas si vous savez ce que c'est. On la lavait à plusieurs eaux, la laine, on l'étalait sur des fils de fer et par terre, pour qu'elle s'égoutte. Lorsqu'elle était bien égouttée on tapait dessus avec un bâton. Pour que la saleté s'en aille. Tout le monde ne sait pas laver la laine. Moi, je sais. Et puis, il y a trois sortes de moutons. Nous autres, on a des mérinos. De gros moutons valaques. Des moutons mérinos comme chez nous, il y en a en Dobroudja. Ils sont beaux, leur laine est comme la soie. Elle est bonne ! On en a acheté aussi de la montagne, en quarante sept, quand il y a eu la sécheresse là. Ils arrivaient, les pauvres, avec leurs moutons et ils les vendaient. Nous avons acheté une vache et des moutons pour du maïs. Mais ceux-là, c'était des moutons de race « tsurcană ». Ce n'était pas le genre de notre laine, soyeuse et belle. Nous avions de la très bonne laine, nous. Parce que notre boyard avait cette race là et nous en avions pris chez lui... Des moutons. Et on battait la laine au bâton, on la laissait bien sécher, puis on la cardait...

**I.P.:** Et comment la cardiez-vous ?

**I.Parvu:** A la main. Parce qu'on avait beau la battre au bâton, il restait des nœuds. On la peignait bien à la main et on la battait à nouveau, puis on l'emmenait à la machine et on la travaillait à la machine. Et on faisait des ballots. Et on filait. On filait au fuseau. On était toutes oc-

cupées. On tissait, on filait, on lavait la laine, on cueillait du chanvre, on le trempait, le chanvre restait dans l'eau et rouissait, il restait deux ou trois semaines dans l'étang, ensuite on l'en sortait ; on le lavait bien, on le faisait sécher... Puis on avait une broie, on le teillait, on le séchait et ensuite on avait une cardé ! On le cardait, on avait une brosse pour le brosser, pour qu'il soit beau comme la soie. Et après ça, on le mettait sur une fourche et on filait.

**I.P.:** A quel âge avez-vous commencé à filer ?

**I.Parvu:** Je crois que c'était vers les... sept-huit années. C'était la guerre. Mon père était à la guerre et si je suis née en trente deux, en quarante-quatre, vous comprenez, j'avais quelques années... Il fallait bien tisser, filer, parce qu'on n'avait rien à se mettre. Et même si on voulait acheter, il n'y avait rien. On ne vendait plus rien ! On ne trouvait rien ! Mon père avait des parents à Bucarest. Et deux cousines de mon père travaillaient pour l'armée. A la fabrique « Steagul roșu ». Elles faisaient une toile de coton épais, dite « america ». Elles faisaient aussi une toile plus fine... je ne sais pas pour quoi. Et elles en volaient, les pauvres et elles venaient vendre leur toile chez nous : pour du fromage, pour du saindoux, pour des œufs... Et on en achetait un peu, mais elles ne pouvaient pas en apporter beaucoup, juste quelques mètres, deux-trois, quatre mètres. Il y avait des contrôles, elles pouvaient se faire prendre. Alors, on filait. On filait la filasse et le coton. Avec la filasse on ourdissait et avec le coton, on faisait les fils de la trame. Et mère nous faisait des chemises, des jupes, des robes. Dix à 15 années on se mettait des choses comme ça. Et ensuite, les temps sont rentrés dans le rang. Quand on était à l'école... au jardin d'enfants... il nous a apporté, là où c'est la coopérative, au coin, où y a une boutique... M'sieur Tache, c'était toujours un boyard et il avait deux garçons, des officiers... L'un d'eux, M'sieur Costică et un autre M'sieur Jean. Et en première année (en CP), il nous a apporté des tabliers. Les enfants qui avaient leurs parents au front... tous les enfants du village. Des tabliers

pied-de-poule, pareils aux uniformes scolaires de maintenant. Avec des cols blancs, des rayures... Ah, comme on était contents, comme on était fiers... Pour le reste, on s'habillait de toile de chanvre. De toile tissée, de coton, C'est ce qu'on avait.

**I.P.:** Et comme chaussures ?

**I.Parvu:** Comme chaussures ? Des sandales « opinci » (n.t.: chaussures traditionnelles). Oui ! Comme si avant, les gens grillaient la peau du cochon, pour la manger ! Non ! On le découpait, on l'écorchait, la peau on la salait, on la serrait, on la mettait de côté une semaine-deux pour qu'elle prenne le sel et puis on l'étirait, pour faire des sandales, des « opinci ». Mon père était appelé, mais ma mère avait son père... Le père de mon père, je ne l'ai pas connu, il est mort. Mais ma mère avait le sien. Mère, elle était de Hotare. Elle avait son père et il venait chez nous pour tuer le cochon et il coupait ces bandes et lanières de peau de porc et il prenait l'une de ces bandes, longue comme le cochon et il en faisait une ou deux paires d'« opinci ». Et moi, j'allais avec lui. Et je voyais bien comment il les faisait les « opinci ». Et je rentrais, puis j'attendais un moment, que mère ne soit pas là et j'allais me couper, moi aussi, une bande de peau, pour me faire des « opinci », et je leur mettais de jolis crochets... Si j'en avais maintenant... j'ai voulu, un jour, quand mon petit-fils était tout petit, « Ecoute, que je lui dis, si j'avais maintenant une peau de porc, je te ferais bien de jolies « opinci »... Et maintenant, je les vois aux émissions de folklore, moi ! Et je vois même les filles du Banat. Très jolies, leurs « opinci » !

**I.P.:** Et cette peau, elle restait là, avec du sel seulement ?

**I.Parvu:** Oui. D'abord au sel et ensuite on la tondait. On tondait ces poils de dessus et on avait aussi... un vieux rasoir à l'ancienne. Et pour qu'elles soient jolies, on les rasait encore avec ça, pour qu'il ne reste pas ce vilain poil dessus. Et on chaussait les « opinci ». Et il y avait aussi un tailleur, qui nous faisait des « ciupici ». Des « călțuni » ou chaussons, si vous connaissez.

**I.P.:** Ah, oui ? Racontez-moi ça.

**I.Parvu:** Comme les baskets de maintenant, mais il nous en faisait en bure. Parce qu'avant, les femmes, ma mère, tissaient de la bure. On filait la laine de la quenouille et c'était la chaîne. Et celle qu'on tissait au fuseau, c'était la trame. Et on en faisait de la bure. Et on la portait au moulin, à foulon. A Budești. Et après le foulon, c'était de la bure, comme au magasin, celle qu'on achète.

**I.P.:** Budești appartient à Herești ?

**I.Parvu:** Maintenant plus. Maintenant ils appartiennent à Călărași. Nous sommes dans le département de Giurgiu et eux dans Călărași.

**I.P.:** Combien de kilomètres y a-t-il jusqu'à Budești ?

**I.Parvu:** Mettons... dix, douze, pas plus. Et on faisait des chaussons en bure. Si un vieux manteau du père se déchirait, on prenait cette bure là et on la portait chez le tailleur qui nous faisait des chaussons, juste comme ça, avec une pointe au bout. On lui portait du beau tissu et il mettait par-dessus la bure cette pointe, et puis, il y mettait une rayure bleue ou rouge, ou verte... Oh, Seigneur, qu'est-ce qu'on était fières !

**I.P.:** Et pour le talon, il y avait quelque chose, ou bien c'était le genre babouche ?

**I.Parvu:** Comme les baskets, voilà, tout à fait ! Et ils avaient une jolie bordure... Oh, Seigneur, si on avait ça pour Pâques, on était les plus heureuses !

**I.P.:** Et la semelle, elle était en bure aussi ?

**I.Parvu:** Oui ! Toujours en bure.

**I.P.:** Et ils ne se déchiraient pas ?

**I.Parvu:** Oh ! On en faisait deux-trois paires par an ! Mais qu'est-ce que vous allez imaginer, Madame, que nous étions chaussées tous les jours ? Moi, j'avais... dans les dix-douze ans... mais l'hiver, j'allais avec ma mère pour l'aider, pour les moutons, pour la vache... et alors je chaussais les « opinci », mais pour le reste... si j'avais à aller par-ci, par-là, j'allais nu-pieds dans la neige.

**I.P.:** Et vous n'aviez pas froid ?

**I.Parvu:** J'avais un peu froid, mais j'avais un

poêle en briques, emmuré, en paille, pas comme maintenant en plaques de terre cuite. On les passait à la chaux, comme ces murs. C'est ma mère, la pauvre qui, chaque samedi, c'était la règle, badigeonnait le poêle à la chaux et recollait la terre sur le sol. Si j'étais fort gelée, il y avait derrière le poêle, une place entre le mur et le poêle. J'entrais là et, à l'insu de ma mère, je mettais mes pieds au chaud. Mais elle, la pauvre, elle rentrait et elle le voyait : « Oh, là, là, tu es encore entrée derrière le poêle et tu as mis les pieds dessus ! » « Je les ai pas mis ». Mais je les mettais ! J'ai encore mes « opinci » et ma chaise ! Celle-là, elle est faite par les Bohémiennes, qui font des bassines en bois. Je les avais donnés quand ils sont venus pour faire un film, au musée, là. Je les ai donnés à Toma Caragiu, le pauvre, Dieu lui pardonne ! Je les lui ai donnés ! Ah, mais j'ai eu bien du mal à les reprendre ! Il voulait pas me la rendre, ma chaise ! Que non, qu'il m'en donnera de l'argent ! « Je ne veux pas, Monsieur, c'est ma chaise depuis toute petite ! Je ne la donne pas, quoi qu'il arrive ! » Et c'est sur cette chaise à trois pieds, que je me suis assise toute ma vie ! J'ai aussi une petite table ronde. Maintenant, que c'est l'été (l'hiver je mange à l'intérieur, bien sûr), je ne mange pas sur cette table-ci, je n'ai pas assez. J'ai mes habitudes, là-bas. Oui. A la table ronde et avec cette chaise...

**I.P.:** Et pour les « opinci », vous parliez des « opinci » ?

**I.Parvu:** Ah oui. Pour les sandales « opinci » je ne les chaussais que si j'allais jouer plus longtemps avec les enfants, quelques heures. J'avais aussi des bas de laine ! Je me tricotais des bas ! Toute seule ! J'en ai encore, des bas que j'ai tricotés !

**I.P.:** Avec des aiguilles à tricoter ?

**I.Parvu:** A tricoter. J'ai des bas faits par moi, je vais vous les montrer, mais je n'avais plus de laine et j'en ai fait avec de la « melana », du synthétique que j'ai acheté. Ces bas, je les ai faits il y a deux ou trois années et je les ai usés, et je les ai reprisés, refaits deux-trois fois !... J'avais des

moutons blancs et j'avais aussi des moutons noirs, tout noirs, comme de la laine teinte. Avec celle-là, on faisait des vestes et des bas. Et la blanche on la teignait. Y avait... de la chaux et du « calaican » (sulfate ferreux). Mais la laine on la teignait pas comme ça... la laine on la teignait au brou de noix. L'automne, quand on écalait les noix, on gardait les écales, on les mettait dans un chaudron, on versait de l'eau dessus la veille et le lendemain on les faisait bouillir. On les faisait bouillir longuement et on sortait les coquilles, puis on mettait la laine dedans et on la laissait un peu, et après on la refaisait bouillir, la laine avec les coquilles par-dessus. Et elle devenait noire, toute noire... comme vos souliers à vous, si noire elle était. Et cette laine là, on pouvait la laver avec du linge blanc. Elle ne déteignait pas. Rien ne sortait.

**I.P.:** Excellent ! Et vous mettiez autre chose, à part l'eau et les noix ?

**I.Parvu:** Des noix, c'est tout !

**I.P.:** Du vinaigre, peut-être ?

**I.Parvu:** Rien du tout. On racontait... du temps de la guerre, les Allemands nous avaient laissé des capotes. Des capotes de soldats. Elles étaient kaki. Les leurs étaient d'une couleur plus foncée que les nôtres. Leurs vêtements étaient différents. Et quand les Russes les ont chassés, ils les ont fusillés... qu'est-ce que j'en avais pitié, les pauvres ! Ils étaient civilisés, vous savez. Très civilisés. En partant, ils ont laissé des affaires, une capote. Celles-là, on les teignait avec de l'écorce d'aulne. C'est un arbre, dans la forêt. C'est mon père qui allait enlever l'écorce de l'arbre, qui coupait des branches et leur enlevait l'écorce. Et on mettait du « calaican ». On l'appelait comme ça. Une sorte de soude caustique transparente, mais c'était du « calaican » (sulfate ferreux). On mettait une graine de ce calaican, on mettait la capote là et on la ressortait toute noire, comme une mûre ! Ça ne déteignait pas non plus. C'était des teintures, comment vous dire, naturelles. Pas de celles qu'on achète. Non.

**I.P.:** Je vous crois. Mais comment avez-vous appris à teindre ?

**I.Parvu:** Mais tout le monde savait le faire ! Toutes les femmes... c'était de bonnes ménagères, Madame, de bonnes ménagères... Comment vous dire, ma mère, elle était la meilleure ménagère de notre rue ! Ma mère, quand elle faisait son pain, toute la rue embaumait et il fallait sortir avec un pain et en couper une tranche à toutes nos voisines, parce que c'était des vieilles... une vieille ici, une vieille là... à chaque maison sa vieille. Et moi, enfant, j'allais filer auprès d'elles et on bavardait et elles disaient : « Ta mère a fait du pain ». « Oui ». « Tiens, ça sent bon ! » Et moi, j'allais dire à ma mère : « Mère, les vieilles ont dit que tu as fait du pain et que ça sent bon ! » Et elle rompait un beau pain et elle leur donnait du pain à chacune. Et on avait ce vieux voisin qui le leur distribuait. Et quand ça sentait le pain, on lui donnait : « Eh, les enfants ! Bravo pour ce pain ! Bravo ! »

**I.P.:** Et elle le faisait avec du froment blanc...

**I.Parvu:** Ah, oui... On pétrissait la pâte. Le soir, on faisait des tourteaux de pâte. On gardait un peu de pâte et on la mêlait de farine de maïs et on faisait des tourteaux gros comme ça et des petits, comme ça, et on les mettait sur une planche à sécher. On ne faisait pas de pain au levain ! On mettait un tourteau de pâte, comme ça et mère faisait une polenta un peu plus pâteuse, plus molle, elle la laissait refroidir et elle la pétrissait avec ce tourteau de pâte, et avec de la farine, et on mettait ça dans des pétrins, et jusqu'au matin la pâte levait. Le matin, avant la levée du jour, mère pétrissait le pain. Elle pétrissait et on avait un four. On y mettait six à sept pains. C'est comme si je le voyais ! Un beau pain ! Bon et beau ! On faisait du pain le samedi ou le jeudi, une fois la semaine. Et on mangeait. Ça suffisait pour une semaine entière. Le pain ne se gâtait pas.

**I.P.:** Il ne se desséchait pas comme maintenant.

**I.Parvu:** Non. Il était très, très bon. Mais il n'y avait pas toute leur chimie, Madame. Voilà, moi, j'ai des salades. Mes salades, moi, je les plante comme ça, sans rien, je ne leur mets rien,

j'suis allergique. Et une voisine m'a donné de sa salade, pour vous dire vrai, je n'ai pas pu la manger. C'était juste de l'azote, je pense. Elle sentait, y avait une odeur... Et avant-hier j'ai pris un oignon dans mon jardin et j'ai fait cuire deux œufs, et j'ai mangé une salade de chez moi. Eh bien, cette salade, je l'ai mangée avec un tel appétit, je ne vous dis pas.

**I.P.:** Mais les gens, ici, mettent des engrais sur leurs cultures ?

**I.Parvu:** Oui, bien sûr, comment non ! Ils en mettent.

**I.P.:** Mais ils font du jardinage ?

**I.Parvu:** Pas beaucoup, chez nous. La plupart plantent des fraises. On plantait des tomates, des légumes, mais si l'année est sèche, ce n'est plus rentable et puis, l'électricité est plus chère, parce qu'il faut arroser et payer la facture... alors ça ne va pas trop.

**I.P.:** Et ces matelassières qui faisaient des édredons, elles en faisaient pour le village entier ?

**I.Parvu:** Oui. Pour qui voulait ! Il y avait des matelassières dans d'autres villages aussi. Qui ne voulait pas d'elles, allait ailleurs. Y en avait aussi à Budești et à Valea Dragului et à Hotare... Y en avait beaucoup.

**I.P.:** Et la toile, c'est le client qui l'apportait ?

**I.Parvu:** Tout le matériel était au client. Elles ne fournissaient que la main d'œuvre.

**I.P.:** Combien coûtait un édredon ? Combien avez-vous payé le vôtre ?

**I.Parvu:** Sincèrement, la toile je l'ai achetée il y a longtemps et maintenant pour le coudre, elle m'a pris... trois cents. Trois cent mille. Ce n'est pas beaucoup.

**I.P.:** Mais vous savez ce que ça lui a pris ? Même pas une journée pleine.

**I.Parvu:** Elle a d'abord cousu à la machine... C'était tout cousu, je l'avais fait !... Elle n'a fait que la main d'œuvre, les coutures...

**I.P.:** Et la laine, qui l'a cardée ?

**I.Parvu:** Moi !

**I.P.:** Et vous ne craignez pas que les mites vous la mangent ?



**I.Parvu:** Elles la mangent. J'en ai encore un en soie et il est tout rongé par les mites. C'est dommage pour la laine ! Je me dis que si les grandes chaleurs arrivent, je vais le mettre au jardin et le défaire. On verra... Je ne prendrai plus de soie. Je prendrai un autre tissu. Mais finalement, je me dis aussi, à quoi bon, pour le temps que j'ai à encore à vivre, faire encore un édredon... mais je n'ai pas le cœur de le laisser comme ça.

**I.P.:** Mais j'imagine qu'il y a un tas de mites dedans !

**I.Parvu:** Je n'en sais rien, qu'est-ce que j'en sais, je vais y voir, tout découdre... il faut bien. Si le temps se fait chaud... j'étales au jardin un papier cellophane... dommage qu'il n'y ait pas beaucoup de gazon vert... vous savez, comme je l'aime bien ? Qu'il s'étende, parce que l'autre je l'ai biné. J'avais voulu le couper, mais je ne vais plus le couper, je le laisse faire des graines.

**I.P.:** Des graines d'herbe.

**I.Parvu:** Oui, oui. C'est de l'herbe noire, achetée.

**I.P.:** Oui ?

**I.Parvu:** Ce n'est pas une herbe quelconque.

**I.P.:** Et elle sert à quoi ?

**I.Parvu:** Elle est belle et puis on la coupe pour la donner aux poules.

**I.P.:** Oui ? Les volailles la mangent...

**I.Parvu:** Mais là, je n'ai plus voulu la couper, pour qu'elle fasse semence. Pour en avoir d'avantage.

**I.P.:** Et de quoi s'occupaient encore les gens d'avant ?

**I.Parvu:** D'agriculture.

**I.P.:** Seulement ?

**I.Parvu:** D'agriculture. Chez nous c'était une zone d'agriculture.

**I.P.:** Mais des potiers, vous en avez ?

**I.Parvu:** Non...

**I.P.:** Mais on m'a dit que vous en aviez... que les Tsiganes font des briques de torchis.

**I.Parvu:** Oui ! Pas maintenant. Avant le communisme. Parce que Ceaușescu ne leur permettait plus de travailler en privé. Ils faisaient des

briques dans la cour de leur maison.

**I.P.:** Mais eux, comment ils ont appris à faire du torchis ?

**I.Parvu:** Ils ont sans doute vu ça, quelque part. Parce que les Tsiganes circulent beaucoup... Ils ont dû voir ça et puis ils ont essayé. Les Roumains en faisaient aussi ! Mes voisins de derrière en ont fait.

**I.P.:** Les Roumains faisaient aussi des maisons en torchis, avant ?

**I.Parvu:** Les pauvres.

**I.P.:** Et la maison en brique, vous la faisiez comment ? Où trouviez-vous les briques ?

**I.Parvu:** On les faisait. C'est les Tsiganes qui les faisaient. On payait des Tsiganes, parce qu'il y avait des Tsiganes briquetiers, qui faisaient des briques.

**I.P.:** Au village, ici ?

**I.Parvu:** Oui ! On les payait, on leur laissait la place, parce qu'ils devaient faire ça sur votre terrain, par sur celui d'un autre : il fallait faire un trou dans la terre... on leur apportait du sable... et il vous faisaient des briques.

**I.P.:** Et comment faisaient-ils ?

**I.Parvu:** Ils avaient des formes. Comment que ça s'appelle ? Des « calup ». En deux parties. Ils tiraient là un trait et là ils mettaient de la terre, ils la trempaient, ils la mouillaient, ils la piétinaient et ensuite, ils la versaient sur une aire. On faisait une aire droite, pour que les briques tiennent.

**I.P.:** Ah, ils faisaient donc des briques simples, sans mélange de pailles. Rien que de la terre.

**I.Parvu:** Non. Rien que de la terre et du sable.

**I.P.:** De la terre et du sable, donc. Et après, ils les faisaient cuire ?

**I.Parvu:** Oui. On faisait un four. On les a brûlées ici, chez nous, dans la cour. On faisait un four. On achetait du charbon... On allumait d'abord le four avec du bois. Ensuite, on le remplissait. On bouchait et on le remplissait de charbon. Lorsqu'on avait fini de tout remplir de charbon, on bouchait le four, on le collait à l'argile et

on bouchait même ces bouches là, mais à un bout seulement. L'autre bout on le laissait ouvert. On brûlait à ce bout là, tant que l'on pensait devoir le brûler, on le bouchait alors et on débouchait l'autre bout. Et on brûlait l'autre bout. Jusqu'à ce que la brique devienne rouge. Et c'était tout. Ça brûlait une journée, deux, une nuit, deux, jusqu'à ce que ce soit fini.

**I.P.:** Il y avait deux briques dans un « calup ».

**I.Parvu:** Oui. Deux briques.

**I.P.:** Et vous avez fait beaucoup de briques ? Combien de temps ça a duré ?

**I.Parvu:** Dans les trois semaines, quatre !

**I.P.:** Pour une maison de combien de pièces ?

**I.Parvu:** Trois, quatre... Mais on faisait... douze mille, quatorze mille, quinze mille briques... une vingtaine... vingt-deux, à peu près ça.

**I.P.:** Combien il en entraît dans le four pour brûler ?

**I.Parvu:** Toutes à la fois. On faisait un grand four, de la taille de deux pièces. Et on l'allumait et ensuite on en prenait pour faire les murs.

**I.P.:** Et les fondations ? Comment avez-vous fait les fondations de la maison ?

**I.Parvu:** On ne faisait pas de fondations, de mon temps. Les fondations on les faisait toujours en briques. Ma maison n'a pas de fondations, on n'en faisait pas, en ces temps là. On faisait une tranchée, à peu près comme ça, on y mettait des briques et après on versait un peu de ciment par terre et on l'étaït. Rien que sur le dos, parce que le reste on le glaisait. C'est ma mère qui glaisait. Elle glaisait la maison partout.

Et glaisait avec de la terre... De la terre mêlée de bouse. On ramassait ça et... on faisait de la terre... Au grenier, c'était pareil. On mettait d'abord du bois, des tuteurs. Et on mettait d'abord de la terre, on la laissait sécher et quand celle du grenier était sèche, ma mère la glaisait. Et après on glaisait là aussi. Tout était fait de terre et de briques. C'est comme ça qu'on faisait.

**I.P.:** Mais il fallait glaiser chaque année, autrement ça craquait...

**I.Parvu:** Non ! Voilà, chez moi, depuis que la

maison existe, je n'ai jamais glaisé. Je repeins à la chaux seulement.

**I.P.:** Vous ne faites plus ça maintenant.

**I.Parvu:** Si, je le fais !

**I.P.:** Et combien la construction de la maison a duré ?

**I.Parvu:** J'avais quatre ans, quand on l'a faite. Disons qu'on a commencé au début de l'été, au mois de mai. Et ça a duré jusqu'en août. Vous savez, la construction a bien marché, mais on a embauché un menuisier pour les portes, les fenêtres et tout. Et le temps qu'il fasse tout ça, ma mère travaillait à l'intérieur, elle glaisait, et faisait des mottes, elle « bulgărea » et quand il arrivait avec la porte, avec la fenêtre, elle travaillait à côté.

**I.P.:** Qu'est-ce que c'est que « bulgărea » ?

**I.Parvu:** On mettait de la terre plus épaisse. Et on bouchait les irrégularités. Parce que les briques n'étaient pas toutes droites et il fallait les mettre à niveau. C'est ce qui s'appelle « bulgărit ». Après le « bulgărit », on faisait de la bonne terre avec des bouses et on glaisait. On glaisait et on lissait.

**I.P.:** Pour ce « bulgărit » vous mettiez seulement de l'argile ?

**I.Parvu:** Oui, de l'argile. Avec beaucoup de sable et on ne laissait pas sécher tout à fait parce que ça craquait. Et dès qu'on voyait que c'était bien sec, on le glaisait. Et ça ne craquait plus.

**I.P.:** Et depuis, vous n'avez plus fait de « bulgărit » sur les murs de votre maison.

**I.Parvu:** Non.

**I.P.:** Depuis que votre mère a bâti la maison !

**I.Parvu:** Oui. J'ai défait deux pièces. Pas celle-ci, mais les deux autres, j'ai mis d'autres fenêtres, parce qu'elles avaient de grandes fenêtres, comme celle-ci et que c'était trop grand. J'ai fait deux fenêtres pareilles là sur le balcon, je vais vous faire visiter et vous verrez. Alors, j'ai démonté le bulgărit, le crépi et j'ai crépi les murs de la salle et des pièces sur la rue. Celles-là, je les ai enduites de crépi. Mais pour le reste, la maison est glaisée. C'est ce qu'on faisait autrefois. Et ça gardait bien la chaleur, vous savez. Très bien.

**I.P.:** Donc c'était solide. Et tout le monde faisait des maisons comme ça ?

**I.Parvu:** Oui.

**I.P.:** Et où trouvait-on des ouvriers comme ça ?

**I.Parvu:** Ils étaient dans notre village.

**I.P.:** Vous vous souvenez de leur nom ?

**I.Parvu:** Mais comment donc ! Jusqu'il y a peu, il y avait encore... le père Radu Lucaciu... son fils Vasile. Et son frère le père Niculaie, et un autre homme, le père Gheorghe, c'étaient des gens de métier.

**I.P.:** Et ils travaillaient chez tout le monde, au village ?

**I. Parvu :** Oui, il y en avait aussi d'autres, qui n'étaient pas de chez nous. Ils demandaient plus cher... Mais nous, on a construit avec les gens du village. Avec les fenêtres, les portes et tout ; ils ont tout fait. Il nous l'ont donnée, poignée en main, comme on dit.

**I.P.:** Et maintenant, y a-t-il encore des gens qui sachent construire des maisons, au village ?

**I.Parvu:** Chez nous, maintenant, oui ! Il y a deux ouvriers, deux frères. Le Nicu à Pârlitu et le Petre à Pârlitu ; ils font même des immeubles...

**I.P.:** Des ouvriers modernes !

**I.Parvu:** Oui ! Mais ils ne savent plus faire des maisons en briques. Ils en font ! Parce qu'au début, c'est ce qu'ils ont appris, mais maintenant ils ont appris aussi à faire autrement !

**I.P.:** Intéressant ! Les ouvriers savent donc faire, mais qui fait encore des maisons en brique ?

**I.Parvu:** Ah, si, on en fait encore. Mais peu de gens en font, parce qu'il n'y a plus les Tsiganes pour faire les briques. Les Tsiganes sont devenus des Messieurs. Ils font des « bolțari ». Il y a chez nous à Sătic, un type, qui en fait. Il fait des « bolțari »... et on achète des « bolțari » chez lui.

**I.P.:** Les « bolțari » qu'est-ce que c'est ?

**I.Parvu:** Des briques en ciment. Il les fait chez lui et les gens viennent acheter. Lui, c'est le patron, il a des hommes de peine et il fait des « bolțari ». Il y en a qui achètent des panneaux préfabriqués... J'en ai eu un tas chez moi. Des

plus grands et des moyens, au goût de chacun... Maintenant, c'est avec ça qu'on fait les maisons. Avec ce ciment à l'amiante là. Oui.

**I.P.:** Mais n'est-ce pas mieux chez vous que dans la maison de briques ?

**I.Parvu:** Non.

**I.Parvu:** Que voulez vous ! On est modernes !

**I.P.:** Alors, une maison en briques, brûlées dans votre propre cour, combien ça coûtait alors ?

**I.Parvu:** Je ne m'en souviens pas. J'étais gosse.

**I.P.:** Mais comment vous souvenez-vous de tout ça ?

**I.Parvu:** Et comment non, j'avais quatre ans ! Oh, Seigneur, c'est comme si je voyais maintenant. J'avais quatre ans et on avait un grand mûrier là-bas et c'est ici, à l'ombre, que mère mettait la table. Et on n'avait pas... on n'avait qu'une seule chaise. Les ouvriers, les pauvres, mettaient quatre briques... et moi, je leur en apportais encore une, vous savez, à quatre ans... Et quand je voyais que mère mettait la nappe, j'étais la première à table. Mère, la pauvre, me faisait signe de m'en aller, mais eux, que non. Radu, le vieil ouvrier, disait : « Laisse-la, Maria, laisse la, t'as vu, qu'elle porte une brique toute seule ? Pourquoi ne resterait-elle pas à table ? » Et ma mère disait : « Laisse, je vais lui donner... » « Noon, elle mange avec nous, c'est meilleur ! » Et on me donnait la chaise, et moi, l'enfant, j'étais assise sur la chaise et eux, ils mettaient trois briques à la place d'une chaise. Et je mangeais avec eux à table. Ensuite, quand ils nous ont fait des fenêtres, des portes, les battants, tout, on m'a fait une chaise.

**I.P.:** Mais qui vous a fait la menuiserie, les mêmes ouvriers ?

**I.Parvu:** Oui, toujours.

**I.P.:** Ils travaillaient donc le bois aussi... ?

**I.Parvu:** Oui, oui. Ils m'ont aussi fait une chaise, ce tabouret à trois pieds. Je l'ai toujours, mais il est boiteux, je tiens ma poubelle dessus. Et il disait : « Regarde, petite, je t'ai fait une chaise, pour que tu te souviennes de moi. Quand je serai mort, tu diras « C'est le père Radu qui

m'a fait cette chaise ! » Et je m'en souviens... Et je me suis toujours assise dessus. Depuis qu'il me l'a faite, je ne permettais plus à personne de s'asseoir sur ma chaise.

**I.P.:** Les fenêtres sont donc celles qu'a faites le père Radu !

**I.Parvu:** Oui !

**I.P.:** Ils avaient donc aussi un atelier de menuiserie.

**I.Parvu:** Oui, ils faisaient aussi de la menuiserie. Pour la maison. Et les portes... Ils faisaient des portes et des fenêtres.

**I.P.:** Et des planchers, ce qu'il faut.

**I.Parvu:** Oui. Il m'a aussi fait un lit, parce qu'il n'y avait pas comme maintenant des meubles... on avait du bois d'acacia, pas mal. Il venait l'hiver chez nous, on était restés amis. Et il buvait un cruchon de vin avec mon père et il disait : « Ecoute, Dobre ! Tu as un tas de bois d'acacia, laisse-moi te faire un lit ! » Parce qu'on n'avait pas de vrais lits, on venait d'emménager. On dormait sur des lits de planches attachées à des pieux. Il nous a fait un lit et je l'ai gardé jusqu'à ce que j'en achète moi-même un autre, du mobilier comme maintenant. Je l'ai offert ensuite.

**I.P.:** Et en quoi était-il, ce lit ? De quoi était-il recouvert ?

**I.Parvu:** Ce lit là, en bois d'acacia, il l'avait fait juste comme ça. Là il l'avait collé et là il lui avait fait une planche droite. Là il a mis des morceaux de bois, comme ça, et ensuite des planches comme ça. Et mère avait fait un matelas. Rembourré de paille.

**I.P.:** De paille ?

**I.Parvu:** Oui, de paille.

**I.P.:** Et comment faisait-elle ?

**I.Parvu:** On avait du « zablău ». Vous savez ce que c'est que le « zablău » ?

**I.P.:** Non.

**I.Parvu:** Avant on faisait de grands « zablău » de chanvre. On filait de l'étope et du chanvre filé. Par exemple... vous voyez là, c'est une feuille. Vous voyez ? Alors ! On recousait ensemble quatre feuilles comme celle-là et on en prenait de longues, de cinq mètres, six mètres.

**I.P.:** Ah, j'ai compris. Vous les mettiez l'une à côté de l'autre...

**I.Parvu:** Cousues. Et sur ça on mettait le blé, le maïs...

**I.P.:** J'ai compris.

**I.Parvu:** Quand on battait le blé... Et avec deux feuilles, ma mère faisait un matelas.

**I.P.:** Rempli de paille...

**I.Parvu:** De paille... et elle le mettait sur le lit !

**I.P.:** Et elle le cousait ?

**I.Parvu:** Elle le cousait sur les côtés et au bout, et on le mettait sur le lit.

**I.P.:** Et ces pailles là, elles ne fuyaient pas, elles ne s'abîmaient pas... ?

**I.Parvu:** De temps en temps on vidait les matelas et on mettait d'autres pailles !

**I.P.:** Plus fraîches. Et elles étaient attachées d'une façon quelconque, ou elles étaient simplement entassées là ?

**I.Parvu:** On les mettait là, bien rangées, oui ! Un matelas de pailles. Comme ça. C'est sain, je pense. C'était très sain, vous savez. C'est ce que tout le monde faisait. Tout le monde en avait.

**I.P.:** Et quels meubles aviez-vous, à part ça, à la maison ?

**I.Parvu:** Un coffre. Je l'ai encore, mon coffre. Mère avait son coffre et elle mettait sa dot dessus. Deux ou trois-quatre édredons, qu'elle avait, ma mère. L'un, on s'en servait pour nous couvrir, nous. Trois autres étaient empilés sur le coffre, avec de beaux coussins en taie et une nappe... très beaux... C'est dans le coffre que l'on gardait tout, comme dans une armoire, maintenant. Il n'y avait pas d'armoire alors. Quand je suis devenue grande, ma sœur a commandé des meubles. Elle était ma cadette de six ans. Et comme elle a pas mal roulé sa bosse, ses meubles sont restés chez moi. Ensuite, quand mon neveu s'est marié, je les lui ai donnés. Et je suis restée sans meubles. C'était plutôt dur ! Tout fourrer dans le coffre... j'ai acheté une armoire d'occasion, à deux portes et c'est ainsi que j'ai une armoire. Avant, comme je vous disais, c'était le coffre. Mais, comment vous dire, les gens n'étaient

pas comme maintenant ! On n'avait pas tant et tant d'affaires, jusqu'à ne plus savoir quoi en faire. Trois-quatre-cinq chemises en toile, deux-trois jupons en toile, blancs, jolis, parce que les femmes allaient à la « hora » au bal du village, en jupes de toile ! Oui ! Des jupes de toile, tissées, joliment brodées. C'était ça. On n'avait pas tant d'affaires, comme maintenant... des vêtements sans rime ni raison. Non ! Alors, c'était le modèle traditionnel !

**I.P.:** Et elles les faisaient ? Ou bien elles les achetaient ?

**I.Parvu:** Ah, oui, on les faisait nous-mêmes ! On cousait !

**I.P.:** Et tout était blanc, n'est-ce pas ?

**I.Parvu:** Blanc, bien entendu ! C'était blanc et on faisait des broderies... depuis que je suis devenue grande, pour savoir coudre, on ne trouve plus de bobines aux belles couleurs. J'ai cousu avec différentes couleurs, mais elles n'étaient pas bien faites... Ce que j'ai cousu, quelques chemises, je l'ai cousu à la soie blanche. Le fil était beau, il luisait, mais les broderies en couleurs étaient plus... J'ai eu trois-quatre chemises paysannes brodées, jolies, mais ma sœur avait une amie, qui était aussi au musée. Pas au Musée du Paysan, je ne pense pas... au Musée du Village, je crois. Et elle les a prises sans que je sache et elle les a emportées au musée.

**I.P.:** Et les tabliers, ils étaient comment ?

**I.Parvu:** J'ai eu un beau tablier, mais j'ai fait une bêtise, je le regrette maintenant... toujours en toile.

**I.P.:** En toile de chanvre ?

**I.Parvu:** Non, en toile de coton, achetée... Voilà, c'était ça, la toile ! J'en ai toujours. Et cette jupe-là. Et si on la coupait en deux, on en faisait deux tabliers. Mais on le faisait brodé... Bordé à jours et là on achevait au crochet... pas cousu ! Avec des jours ! On faisait des jours !

**I.P.:** Et les tabliers, de quelle couleur étaient-ils ?

**I.Parvu:** Blancs !

**I.P.:** Alors les femmes étaient toutes vêtues de blanc ?

**I.Parvu:** Oui, oui ! Et on faisait des jupes en reps. Je ne sais pas si j'ai encore un bout de tissu pour vous montrer... La jupe de ma mère... quand elle s'est mariée, elle l'a apporté, parce que mère était de Hotare, et le village entier a dit qu'on n'avait jamais vu de jupe pareille. Chez nous. Il y avait là, quatre-cinq panneaux et de ce côté-ci elle était froncée, avec un volant, un beau volant, avec une belle broderie là aussi. On appelait ça une « minatise ». Cette « minatise » était brodée de petites fleurs, là, sur cet ourlet. C'était beau... Elle s'est déchirée de son vivant. Elle disait que c'est sa jupe de demoiselle et qu'à sa mort elle voulait que je l'habille avec. Et je l'ai habillée. Mais elle en avait ôté un morceau, attendez, j'en trouverai peut-être un bout par là.

**I.P.:** Elle est donc tissée avec du coton.

**I.Parvu:** Oui ! Voilà ! C'était ça la toile. Et ça c'était du « reps ».

**I.P.:** Et là ce sont les petits volants ?

**I.Parvu:** Des nervures. Et c'est là qu'il y avait la « minatise ». Je l'ai déchirée. Je ne voulais pas, mais c'est elle qui l'a voulu... Alors, je l'ai enterrée avec.

**I.P.:** Elle voulait être enterrée sans la « minatise » ?

**I.Parvu:** Oui, sans. Parce qu'elle était froncée, large et elle l'a déchirée et elle l'a recousue à la main, sans cette « minatise ». Je l'ai regrettée et ensuite elle a traîné par-ci par-là et j'aurais dû la garder, parce que c'étaient de belles choses.

**I.P.:** Et il y avait aussi d'autres modèles de tissage, à part ce reps ?

**I.Parvu:** Bien sûr ! Il y en avait ! Oui. Celui-là, comment vous dire, était tissé comme ça. Vous voyez ? Comme ça. Celui-là était tissé avec la navette ; mais si on voulait le faire en double reps, on mettait des fils comme ça sur le rouleau aussi. Trois-quatre ou cinq, ou tant qu'on voulait. C'était alors une toile rayée.

**I.P.:** Pourquoi ? Le fils paraissait plus gros ?

**I.Parvu:** Oui, ça semblait beau. On les faisait de deux manières ou de trois, ces rainures-là. Plus menues ou plus grosses et différentes. Deux, fils, trois fils, quatre fils ...

**I.Parvu:** Très beau... Ce sont les femmes qui les faisaient ! Elles travaillaient toute la journée et l'hiver entier on n'arrêtait pas. On travaillait. On filait, on tissait, on tissait des tapis... j'ai des tapis tissés...

**I.P.:** Vous tissiez des tapis, des toiles de chanvre comme celle-là...

**I.Parvu:** Oui, on tissait, on filait, pendant toute une période, dès que commençait le jeun de l'Avent et jusqu'au gras de Noël, on filait. Parce que ce n'était pas encore l'hiver véritable, pour rester enfermées, on sortait encore un peu, on travaillait dans la cour de la maison. Mais vers la Noël déjà, c'était vraiment l'hiver. Et alors on installait le métier à tisser et on tissait. Des toiles, des tapis, des couvre-lits. J'ai des couvre-lits tissés à la maison. Les couvertures à quatre fils, à deux fils, à trois fils, à plusieurs. Moi, j'ai tissé en baguettes. Cet ouvrage-là a une quarantaine d'années. Il est déjà déchiré !

**I.P.:** Les « macat » vous les mettiez aux murs ?

**I.Parvu:** Sur le lit, aux murs, venez voir ! Chez moi !

**I.P.:** Racontez-nous encore une fois ce costume à tablier rouge. J'en ai vu chez des jeunes filles.

**I.Parvu:** On le met seulement pour certaines fêtes. On le met pour les Rameaux, pour Pâques... Pour la Pentecôte... La blouse brodée et la jupe. J'ai eu aussi une belle blouse brodée, mais je l'ai donnée, je n'ai pas voulu la garder, mieux vaut la donner à un enfant. Je l'ai donnée à une fille qui allait à l'école.

**I.P.:** Alors ces jupes et tabliers brodés sont faits par les parents et les grands-parents...

**I.Parvu:** Oui, elles sont tissées, comme ça.

**I.P.:** C'est fort joli, mais depuis quand avez-vous commencé à en tisser des rouges ? A quelle époque, à peu près ?

**I.Parvu:** Depuis longtemps. Depuis nos grands-parents ! On en a tissé depuis très longtemps. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'on trouvait du coton « arnici » de toutes les couleurs ! Maintenant on achète du synthétique. On trouvait du fil « arnici » rouge, bleu, vert et jaune. On trouvait alors de l' « arnici » et on en

achetait et on tissait !

**I.P.:** Où achetiez-vous ?

**I.Parvu:** Il y avait des boutiques. Des boutiques qui en apportaient parce qu'il fallait bien. Du coton blanc, de l'« arnici » rouge, jaune, bleu, vert... et on achetait ! Parce qu'on tissait des serviettes.

**I.P.:** Vous savez ce que c'est.

**I.Parvu:** Oui. Des serviettes brodées. J'en ai aussi.

**I.P.:** Et où les mettiez-vous, ces serviettes ?

**I.Parvu:** Maintenant, je n'en ai pas ! J'en avais dans toute ma maison, mais je n'en ai plus, parce que je n'arrive pas à les accrocher ! Celui-là même, j'ai du mal à l'accrocher ! Je monte deux-trois fois sur la chaise pour le mettre. J'ai le vertige. Je ne peux plus grimper, je ne peux plus regarder en haut...

**I.P.:** Vous les mettiez près de l'icône.

**I.Parvu:** C'est vrai. J'avais dans toute la maison deux-trois serviettes. J'en ai qui sont brodées, venez, que je vous montre.

**I.P.:** Mais d'où tenez-vous cette belle table ? La table...

**I.Parvu:** Je la tiens du boyard. Pas le nôtre, son frère qui habitait là-bas près du pont. Quand les communistes sont venus, on a beaucoup volé ! Notre précepteur, qui était olténien, était un homme honnête !! Que vous dire ! Ses fils étaient officiers. Mais je ne sais pas comment ça s'est passé, qu'il a aussi pris une table, là-bas. Cette table-là.

**I.P.:** Elle est très belle. On voit que c'est une table ancienne. Et comment s'est-elle retrouvée chez vous ?

**I.Parvu:** Quand ils ont déménagé d'ici, ils vendaient les meubles. Et je l'avais vue. Et j'ai dit : « Madame Marioara, si vous me donnez pas la table, on est plus amis ». Et elle me l'a donnée. Je l'ai payée quatre-vingt lei, la table. Mais, je l'aime beaucoup !

**I.P.:** Gardez-la bien. Elle a de la valeur.

**I.Parvu:** Je la garde, oui. Regardez, Madame, ce que je tissais, ce que je cousais, dans mon enfance ! Regardez...



**I.P.:** Et le menuisier, où a-t-il pris la serrure ?

**I.Parvu:** Je ne sais pas où il l'a prise, il me l'a apportée tout faite, mais il dit que c'est des serrures tsiganes.

**I.P.:** Les serrures ?

**I.Parvu:** C'est ce qu'il disait. Maintenant, il y a de celles qui s'emboîtent. Regardez, Madame ! Regardez, ce que j'ai cousu, là !

**I.P.:** Sur étamine... Depuis quand est-ce que l'on coud sur étamine ?

**I.Parvu:** Je ne sais même plus. Moi, c'est depuis longtemps...

**I.P.:** Et là, qu'est-ce que c'est ?

**I.Parvu:** C'était une nappe, en coton filé par moi-même. Regardez, j'ai aussi eu un drap...

**I.P.:** Et la dentelle, c'est toujours vous ?

**I.Parvu:** Mais qui donc ? Au crochet...

**I.P.:** Là, c'est du fil du magasin, ou toujours du fil tissé ?

**I.Parvu:** Tissé. On tissait, Madame, on ne perdait pas son temps. Les femmes ne traînaient pas dans la rue, comme maintenant.

**I.P.:** Et comment aviez-vous de la soie paysanne « borangic » ?

**I.Parvu:** Mais, Madame, on élevait des vers !

**I.P.:** Toutes les femmes élevaient des vers ?

**I.Parvu:** Pas toutes, celles qui étaient de bonnes ménagères.

**I.P.:** Ah, oui ? Et vous aviez des mûriers ?

**I.Parvu:** Oui !

**I.P.:** Et comment trouviez-vous les vers ?

**I.Parvu:** On en apportait la graine de la ferme d'Etat. Dans un dé à coudre. Un dé à coudre, comme ça, c'était vingt, trente lei... et c'est comme ça qu'on a tissé...

**I.P.:** Et après, où les gardiez-vous, où les éleviez-vous ?

**I.Parvu:** Dans la maison. On vidait une pièce et on y mettait les vers à soie ! Et ça poussait... Regardez, celui-là est peint au « calaïcan ».

**I.P.:** Au « calaïcan » et avec quoi encore ?

**I.Parvu:** De la chaux, du lait de chaux et du « calaïcan ».

**I.P.:** Et ça donne cette couleur orangée ?

**I.Parvu:** Oui, oui !

**I.P.:** Et le bleu que vous m'avez donné, comment était-il fait ?

**I.Parvu:** Celui-là, on l'avait acheté. On l'appelait « tiritric ».

**I.P.:** Ah, et là, quand vous avez tissé, vous n'avez pas coupé...

**I.Parvu:** On les a laissés en « trâmbă ». C'est comme ça qu'on dit.

**I.P.:** Comme vous les avez sortis du métier à tisser, tels quels...

**I.Parvu:** Oui.

**I.P.:** Mais aviez-vous un peu de temps pour jouer ? Vous étiez enfant !

**I.Parvu:** Moi ? Je n'étais pas très joueuse, vous savez ! J'étais une enfant un peu difficile, je ne jouais pas avec n'importe qui !

**I.P.:** Vous aimiez mieux tisser, coudre, travailler ?

**I.Parvu:** Oui, oui ! On faisait des concours de travail. S'il y avait des personnes de mon âge, on faisait un concours. De couture, de crochet, de toutes sortes. J'aimais bien travailler. Regardez là... Regardez là aussi...

**I.P.:** Comment voulez-vous qu'on vous entretienne ? Qu'est-ce que c'est ?

**I.Parvu:** C'est un drap. Ça, c'est la toile que l'on doit donner au prêtre. Mais il y en a beaucoup. Les gens, je vois ne donnent plus tant... c'est du damas.

**I.P.:** Du damas ? Vous l'avez acheté ...

**I.Parvu:** Oui, je l'ai acheté pour qu'on le donne au prêtre. Mais qui sait, si je meurs, est-ce qu'on le lui donnera ou pas ? Je pense qu'on le lui donnera. Ça c'est une jupe. Dit-on que c'est un péché que d'être enterrée sans une jupe. Et moi, je ne mets pas tellement de jupes. Alors, soit... Qu'on m'enterre avec. Là c'est le savon. Là c'est la toile. A « entoiler », comme on dit.

**I.P.:** A « entoiler » quoi ?

**I.Parvu:** A mettre sur les yeux. On la met sur les yeux du mort.

**I.P.:** Tiens !

**I.Parvu:** Là, y a deux fichus. Trois. Là, j'ai des fichus.

**I.P.:** On vous les mettra tous ?

**I.Parvu:** Non ! Celui qui leur plaira... Celui-là il a déteint... Ça, c'est la chemise, Madame. Cousue à la soie, regardez.

**I.P.:** Quand avez-vous fait tout ça ?

**I.Parvu:** Il y a des années de ça...

**I.P.:** Vous pensiez déjà à votre enterrement ?

**I.Parvu:** Mais oui... Voilà une serviette.

**I.P.:** Pour quoi faire ?

**I.Parvu:** Je me suis dit que s'ils ne voudront pas donner au prêtre la toile, qu'ils lui donnent ça. Parce qu'avant, c'est ce qu'on donnait au prêtre, des serviettes. De grandes serviettes tissées.

**I.Parvu:** Oui, elle est belle. En soie paysanne...

**I.P.:** Oui, c'est de la soie « borangic ». Et ce bleu là, comment l'avez-vous fait ?

**I.Parvu:** Ça c'est du « tiliplic », comme on dit. Le drap à mettre dans la bière.

**I.P.:** Vous l'avez acheté ?

**I.Parvu:** Oui. J'ai acheté la toile et je l'ai fait faire par une couturière.

**I.P.:** Il y a une couturière, là, au village ?

**I.Parvu:** Oui !

**I.P.:** Et elles font aussi des vêtements pour les vivants ou seulement... ?

**I.Parvu:** Pour toute occasion !

**I.P.:** Et les fichus, vous les avez achetés !

**I.Parvu:** Oui, achetés.

**I.P.:** Vous avez préparé des serviettes à offrir pour la commémoration...

**I.Parvu:** Des serviettes et tout et tout. Regardez. Des serviettes de bain normales, achetées.

Du temps du père Ionescu, le prêtre qui est parti, avant le père Mihai... il avait une fillette. Et j'ai tricoté pour Madame, la femme du prêtre, un pull en laine et pour sa fillette un petit costume avec pantalon et pull... Il m'a dit : « Madame Jana, je vous donne des serviettes en échange, je ne vous donne pas d'argent », « D'accord, mon père ! De l'argent ou une serviette... » Et il m'a donné des serviettes. Et les voilà... elles ne sont pas toutes de la même couleur, mais elles sont neuves.

**I.P.:** Et qu'est-ce que vous avez encore ? Des savonnettes... Pour quoi ?

**I.Parvu:** Oh, il n'en faut pas tant. Mais j'en ai acheté pour qu'on ne dise pas que je n'en avais pas !

**I.P.:** Et que feront-ils avec ces savonnettes ?

**I.Parvu:** Mais on vous lave, non ? Si on vous lave, il faut du savon et le savon avec lequel on vous lave, on le met dans le cercueil, avec le mort, on ne l'emporte pas.

**I.P.:** Pourquoi ?

**I.Parvu:** Mais ça ne se fait pas !

**I.P.:** Et qu'est-ce que vous avez encore là ? De la tsoûica... toujours pour l'enterrement !

**I.Parvu:** Oui ! C'est de la tsoûica depuis que mes parents étaient encore là. Depuis que j'avais ma vigne.

**I.P.:** Et le cercueil, vous l'avez fait faire ?

**I.Parvu:** Pas encore. J'ai acheté les planches, tout, il ne reste plus qu'à le faire.

**I.P.:** Et qui va le faire ?

**I.Parvu:** Il y a des gens, chez nous, qui font ça.

**I.P.:** C'est le menuisier qui fait des cercueils ?

**I.Parvu:** Oui.

**I.P.:** Et qu'est-ce qu'il fait d'autre ?

**I.Parvu:** Des portes, des fenêtres, de tout. J'ai un pull tricoté de ma main. Des mouchoirs, des bas, et là de la toile tissée. Regardez, quelle toile fine et belle.

**I.P.:** Oui. Mais les gens n'ont pas cultivé du coton ? Le boyard seul ?

**I.Parvu:** Le boyard seulement. Ce n'était pas permis, de ce temps là. C'est l'Etat qui le cultivait, pas nous. Maintenant, peut-être, mais...

**I.P.:** Et ça, c'est pour quoi faire ? Cette belle toile ?

**I.Parvu:** On ne sait jamais. S'ils veulent en rajouter...

**I.P.:** Mais des ponts, on en fait encore pour le passage du mort ?

**I.Parvu:** On ne fait pas ça chez nous ! Chez vous on fait des ponts ? Oui ! Du côté de la Moldavie...

**I.P.:** Oui ! Mais comment savez-vous ?

**I.Parvu:** Ah ! Mais on a eu... Je les connais, moi, tous ces métiers-là, Madame ! On a eu des

Moldaves par là et ils sont morts et ils ont fait des ponts. Nous, on n'avait pas vu ça, mais on l'a vu chez eux. Avec un arbre... C'était beau, vous savez !

**I.P.:** Mais ici, que fait-on pour un enterrement ?

**I.Parvu:** Chez nous, on ne fait pas de ponts. Chez nous, on prend le mort... comment vous dire, on a un peu perdu des coutumes qu'il y avait ! Il n'y a plus de vieilles gens. Chez nous, je suis la plus vieille et j'ai encore une femme... tata Maria, mon aînée de trois ans... pour le reste...

**I.P.:** Ils sont partis. Et que faisait-on alors ?

**I.Parvu:** On ne fait presque plus rien.

**I.P.:** Il n'y a pas ici la coutume de faire l'aumône à l'avance, pour son propre enterrement ?

**I.Parvu:** Si.

**I.P.:** Il y a cette coutume au village ?

**I.Parvu:** Oui, il y a. J'ai donné beaucoup de choses, moi...

**I.P.:** Mais je sais que par endroits, on fait même des commémorations à l'avance, c'est vrai ?

**I.Parvu:** Oui ! On le fait chez nous aussi.

**I.P.:** Et cette aumône là, elle a un nom ?

**I.Parvu:** Oui, on dit que c'est pour son âme. C'est ce qu'on dit. Pour mon âme, pas pour un autre.

**I.P.:** Ce tapis-ci, en quoi est-il fait ?

**I.Parvu:** En lanières de tissu élastique, comme on en trouve maintenant.

**I.P.:** Et comme chaîne, qu'avez-vous mis ?

**I.Parvu:** Comme chaîne... comment vous dire... des bobines. Parce qu'on ne trouvait pas de chaîne, alors et on a pris des bobines de fil et on a ourdi avec. Vous voyez bien, on ne les a pas trouvées toutes pareilles, parce qu'il en fallait beaucoup. Une trentaine. Et la vendeuse... ah, toutes les vendeuses de Bucarest me connaissaient ! (elle rit). Je suis allée chez « Vulturul ». La fille me connaissait. « Je n'ai pas ce que vous voulez, mamie ». Mais elle me dit : « Allez au magasin București ». Là aussi, j'avais un ami, mais au rayon chaussures. Parce que j'y allais avec mon neveu et je lui achetais des souliers bul-

gares et il me connaissait. Dès qu'il me voyait, il savait ce qu'il me faut. Il allait à la réserve et il m'apportait des souliers ! Alors, je vais lui demander : « Monsieur ! Je ne veux pas de souliers, voilà ce que je veux ». « Attendez, je vais voir à la réserve ! » Et il y est allé et il en a rapporté deux grosses boîtes de bobines... Du rose et du bleu ! Il me dit : « Ecoutez, elles ne sont pas toutes pareilles ! » « C'est pas grave, je vais les combiner ». Et j'en ai pris trente, il me semble, quinze d'une sorte et quinze de l'autre.

**I.P.:** C'était quand, ça ?

**I.Parvu:** Oh, il y a longtemps... dans les trente ans.

**I.P.:** Et ces vêtements coupés en lanières, vous les avez achetés comme vêtements entiers ou... ?

**I.Parvu:** On en achetait... non... ils en apportaient à la ferme, pour attacher les arbres, la vigne, à la place du raphia. Et les gens y travaillaient à la journée, j'y suis allée aussi, et si on en voulait, de ces chiffons, on nous en donnait tout un sac. Et les femmes de chez nous y allaient. Et j'en ai aussi pris. Je leur donnais autre chose, en échange, pour des chiffons !

**I.P.:** Ah, donc c'était des chiffons...

**I.Parvu:** Oui, des sacs de chiffons, mais ils étaient gros, des pièces plus grosses et on les achetait, on leur donnait du vin, de la tsoïca et ils me donnaient des chiffons et je tissais !

**I.P.:** Ça vous prenait combien de temps, pour tisser ?

**I.Parvu:** Ah, en deux semaines, je tissais une cinquantaine de coudées, comme on dit, une cinquantaine de mètres.

**I.P.:** Une coudée, c'est un mètre ?

**I.Parvu:** Un peu moins.

**I.P.:** Et vous mesuriez comment ? Comment saviez-vous que c'est un coude ?

**I.Parvu:** Mais, comme ça : on mettait un coude de toile, de là jusque là.

**I.P.:** Ah ! Et vous retourniez la toile par-dessus la main.

**I.Parvu:** Par-dessus la main.

**I.P.:** Jusqu'au poignet.

**I.Parvu:** Oui. Une coudée. C'est comme ça qu'on dit. Et on allumait la lampe et on la mettait là, près du métier et on chantonnait et on tissait...

**I.P.:** Il y avait des femmes qui chantaient au village ?

**I.Parvu:** Non.

**I.P.:** Non. On ne chantait pas ? Mais des musiciens ? Rien que les ménétriers tziganes ?

**I.Parvu:** Les ménétriers tziganes, ça, oui. On n'avait pas de musique roumaine.

**I.P.:** Mais comme métiers ? Quels métiers y avait-il ?

**I.Parvu:** On avait un forgeron. Un forgeron, qui ferrait les chevaux, aiguisait les socs de charrue, c'est tout.

**I.P.:** Et de quoi vivait-il, s'il ne faisait que ça ?

**I.Parvu:** Il était aussi agriculteur. Il avait son terrain, il le labourait. Ça, il le faisait à ses heures. Le soir, quand il avait des loisirs, le matin, avant de partir ; j'allais avec le soc de la charrue et il l'affûtait, j'appuyais sur les soufflets de la forge et il tapait avec son marteau, il faisait des fers à cheval... il ne faisait rien d'autre.

**I.P.:** Et comment il s'appelait ?

**I.Parvu:** Le père Gheorghe, à Mieluș, c'est comme ça qu'on l'appelait. Et un Tsigane aussi, le père Vasile Varlam. C'étaient nos deux forgerons.

**I.P.:** Et de nos jours, les Tziganes font encore du torchis ?

**I.Parvu:** Je ne pense pas, non ! Certains font des briques. Mais je ne sais même pas s'ils en font encore.

**I.P.:** Des briques, comme celles de votre maison ?

**I.Parvu:** Non, pour les poêles en terre cuite. Des briques fines.

**I.P.:** Ah, donc ils en font en terre cuite, pour les poêles. Oui ? Et comment s'appelle-t-il ?

**I.Parvu:** C'est le Marian à Varlam. Il en fait, je lui en ai acheté, il y a un an !

**I.P.:** Pour ce poêle de chez vous ...

**I.Parvu:** Oui.

**I.P.:** Mais des puisatiers, qui creusent des puits, vous en aviez ?

**I.Parvu:** Oui, on en a un ! Il creuse, comme on a toujours creusé. Vâlcu Marian, qu'il s'appelle.

**I.P.:** Et comment fait-il un puits ?

**I.Parvu:** Il a un foret, de ceux-là, qui n'étaient pas mécanisés... les gens le faisaient tourner... Il faisait tourner ce foret et il avait un tube qui emplissait et alors, on le sortait... on le vidait et on l'enfonçait encore et il se remplissait et on le ressortait, à la main !

**I.P.:** Et ensuite, comment faisait-il le revêtement du puits, lorsqu'on atteignait l'eau ?

**I.Parvu:** Il ne faisait aucun revêtement ! Si on arrivait à l'eau, on sortait un mètre et plus de pierres, pour arriver au courant fort. Quand on y arrivait, on sortait deux-trois charges de pierres et alors on lâchait les tubes. On creusait encore, on enfonçait un tube, on creusait encore, on ajoutait un tube, jusqu'à les avoir tous mis. Quand il en sortait de l'eau claire et rien d'autre, ça y était. Le puits était fini.

**I.P.:** Mais avant, il n'y avait pas de tubes. Ces tubes, c'est moderne...

**I.Parvu:** Mais tout le monde n'avait pas son puits, dans la cour de sa maison, comme maintenant. Je me rappelais l'autre soir : nous, quand j'étais enfant, on allait chercher l'eau près de l'école. Il y a un grand puits, comme celui qui est près de l'église. C'étaient là les puits où tout le monde allait chercher son eau. Chez nous, il y avait ce puits-là, dans la vallée, il était là... il y en avait encore un chez Vintilă... il y en avait un sur la grande ligne et un au pré... et un juste chez Valerică, en bas de la côte. C'étaient là les puits où les gens allaient chercher de l'eau. Et sur la grande ligne, il y en avait encore trois. De ce côté-là. Et on en apportait dans des seaux, avec la palanche.

**I.P.:** Et ces puits là, qui les faisait ?

**I.Parvu:** C'est l'Etat qui les avait faits ! Mais quand on faisait l'analyse de l'eau, le nôtre, celui d'ici, où on prenait notre eau, était le meilleur.

**I.P.:** Et ce puits là, quand l'avez-vous fait ?

**I.Parvu:** Il a quarante-cinq ans. Plus que ça... quarante-sept ou huit...

**I.P.:** Oui ? Et maintenant, vous avez un hydrophore...

**I.Parvu:** Oui. C'est plus facile, pour tirer l'eau. Mon neveu est venu une fois et il m'a vu faire. « Petit, je n'arrive plus à tirer l'eau, c'est trop profond ! » Il n'a rien dit et l'automne venu je l'ai vu arriver avec un moteur. « Regarde, qu'il m'a dit, ça fait onze millions. C'est un supersonique ! Tu le mets dans l'eau et tu n'as plus besoin de l'en sortir ». Dieu le garde en bonne santé !

**I.P.:** Le boyard avait-il des rosiers pour la confiture ?

**I.Parvu:** Oui.

**I.P.:** Et il en faisait des confitures ?

**I.Parvu:** Oui, bien sûr. Depuis le portail, il en avait de part et d'autre. D'un côté il avait les blancs et de l'autre les rouges.

**I.P.:** Et il en faisait des confitures différentes ?

**I.Parvu:** Possible. Il les mélangeait peut-être ou il en faisait séparément, je n'en sais rien, moi... Mais ils étaient parfumés... oui, Madame, c'était le Paradis, là-bas...

**I.P.:** Vous ne faisiez pas de confitures de roses, vous ?

**I.Parvu:** Jamais. J'en ai fait de griottes, de fraises, d'abricots...

**I.P.:** Comment voyez-vous un boyard, comment il doit être ?

**I.Parvu:** Il doit être l'allié des gens. Parce que le boyard ne peut pas vivre sans nous, les idiots. Sans les paysans. Il vivait, lui, sur le dos de tous les paysans. Parce que c'était un Monsieur ! Vous m'excuserez, mais c'était un Monsieur ! Un monsieur honnête. Il avait bon cœur. C'est ce qu'il doit se dire : « Ce paysan-là, il travaille pour lui et pour moi ». Il doit apprécier le paysan. Notre boyard nous appréciait, Madame. Il avait sa forêt. Ce boyard, Monsieur Dinu, de chez nous, il donnait du bois de chauffage à tous les paysans. Je n'ai entendu personne dire que le boyard l'a pris en train de voler du bois de chez lui et qu'il lui a pris un gage pour ça ou il lui a fait un procès... Non... Il doit être bon avec les

gens. Parce que les gens vivent avec lui et lui aussi avec les gens. On était des enfants et on y allait... on ne travaillait pas beaucoup, mais on était contents d'être reçus et il nous payait. Quand j'y pense, maintenant... Vingt lei c'était gros comme la roue de la charrette. Et nous, on ne travaillait peut-être pas pour vingt lei, mais il nous les donnait. Et il avait un tas d'ouvriers, Madame, il ne refusait personne, dire qu'Untel n'était pas bon pour le travail. Non. C'est comme ça qu'ils doivent être, les boyards.

**I.P.:** Et vous avez encore des boyards, par ici ?

**I.Parvu:** On n'en a plus. Le vent a soufflé. Mon père est allé une fois au marché Obor. Et il a vu notre boyard en train de ramasser des haricots. Quand il a été chassé de là.

**I.P.:** L'année suivante ?

**I.Parvu:** Oui. Père est rentré et il a pleuré ! Il ramassait par terre.

**I.P.:** Et sa famille, qu'est-elle devenue ? Vous avez eu des prisonniers, là ?

**I.Parvu:** Oui !... On les obligeait à travailler ici.

**I.P.:** Et ils s'occupaient d'eux ? Ils travaillaient quelque part ?

**I.Parvu:** Oui. On leur avait fait des dortoirs, ils habitaient là... L'un d'eux s'occupait des ruches... Amin. L'apiculteur... d'autres coupaient du bois... ils faisaient, les pauvres, ce qu'on leur demandait, ce qu'ils savaient faire. Ils faisaient ça pour gagner un peu, pour vivre mieux. Mais ils travaillaient, ils allaient bêcher, faire la cueillette... tous les travaux. Ils travaillaient les pauvres. Mais ils étaient contents.

**I.P.:** Ils étaient gardés ?

**I.Parvu:** Oui, ils avaient des soldats qui les gardaient. Mais, où vouliez-vous qu'ils aillent de chez nous ? Qu'ils rentrent à pieds en Russie ?

**I.P.:** Mais vous, les enfants et les filles, vous ne faisiez pas de veillée ?

**I.Parvu:** Si, on se réunissait dans la rue, on faisait des bêtises, des blagues, des jeux.

**I.P.:** Et quand vous êtes devenue grande, une fille à marier, les jeunes ne se réunissaient pas ?

**I.Parvu:** Non, ils ne se réunissaient pas. On ne fait pas ça chez nous. Comment vous dire, l'été, le dimanche, le samedi soir, on restait... devant la porte, filles et garçons, on chantait, on dansait, on faisait des jeux... « La bățatură » (sur le terre-plein) comme on disait. Pour le reste, non. Le dimanche, on faisait la ronde, la « hora ». Ici même, sur ce terrain vague... C'est là que tout le monde se réunissait, pour la « hora »...

**I.P.:** Et comment faisiez-vous pour la musique ?

**I.Parvu:** Des ménétriers tsiganes. On les payait ! Les enfants, les filles, les garçons les payaient. Celui qui avait une fille à marier, un grand garçon, payait les Tsiganes. Et ils jouaient. On s'endimanchait... Celle qui avait un collier de pièces d'or, le mettait... Ma mère aussi avait eu six pièces d'or, mais elle les avait vendues, quand j'étais petite. J'ai pleuré quand elle les a vendues, je voulais qu'elle m'en garde une. Et père disait « Laisse, si j'achète de la terre pour cet argent, pour ces pièces d'or, j'aurais vingt demi-hectares et non pas deux, comme maintenant ». Mais les communistes sont venus et la terre est partie et les pièces d'or aussi. Fini.

**I.Parvu:** C'était dur, pendant la guerre !... Qu'on le veuille ou non, il fallait fuir dans les tranchées, on nous obligeait ! On allait dans les tranchées... On avait l'armée roumaine, dans le petit bois, là... ils nous avaient fait des tranchées... On donnait l'alerte, tout le monde à l'abri ! Ils circulaient près des clôtures, eux : « Allez, té, allez, té ! Vite dans les tranchées. Si on vient et que vous n'êtes pas dans les tranchées, on nous colle une amende ! »

**I.P.:** Votre village a été bombardé ?

**I.Parvu:** Non, notre village non. Il y a eu deux bombes dans le petit bois, là, qui sont tombées... deux dans la forêt, une autre plus loin, du côté de Bucarest. Dans les champs ; ils n'ont pas frappé le village.

**I.P.:** Mais, les gens, quelles fêtes observaient-ils ?

**I.Parvu:** Toutes ! **La fête des chevaux!** C'était beau, avec tous les beaux chevaux, les jeunes gars faisaient un concours et les jeunes filles leur offraient de jolies serviettes brodées, tissées...

**I.P.:** C'était à quelle époque de l'année ?

**I.Parvu:** Pour la Saint Théodore. Pendant la Semaine sainte, avant Pâques. C'était le « Toaderu ».

**I.P.:** On ne parlait pas des chevaux de Saint Théodore.

**I.Parvu:** Non, ça c'est chez vous, en Moldavie. Je vois tout ça à la télé, maintenant, j'aime regarder et j'allume pour voir. Il y a chez vous des coutumes plus jolies que chez nous.

**I.P.:** Et là, quelles étaient vos traditions ?

**I.Parvu:** On n'en avait pas tellement. Non.

**I.P.:** La Saint Théodore, seulement ?

**I.Parvu:** Seulement. Toaderu. Les Rameaux. Lazăra. Mais nous autres Roumains on ne fêtait pas ça. C'étaient les Serbes, les Bulgares... Les Bulgares avaient Lazăra. Comme vous voyez les filles habillées maintenant, avec des tabliers rouges, elles avaient Lazăra pour les Rameaux. On le faisait aussi chez nous. C'étaient ça les coutumes.

**I.P.:** Et pour Noël ?

**I.Parvu:** Pour le Noël, il y avait autrefois les Hérodes... maintenant il n'y en a plus... le Plugușor (la petite charrue)...

**I.P.:** Pour les Saints Martyrs vous faisiez des « mucenici » ?

**I.Parvu:** Oui, on en faisait...

**I.P.:** Quel genre ?

**I.Parvu:** Nous, on faisait de ceux au sirop, avec du jus. Chez vous on les fait au four. Chez nous, on faisait aussi de ceux-là. Parce que j'ai cette tante qui avait un père italien et sa mère moldave. C'est elle qui m'a appris à faire aussi des « mucenici » moldaves avec de la pâte de brioche, des noix et du miel... Mais les gens, chez nous, n'en faisaient pas, ils ne savaient pas. Moi, j'en faisais, parce qu'elle m'avait appris. C'était une Moldave très habile et gentille.



